REVUE

DE

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN

NOUVELLE SÉRIE.

TOME PREMIER.

Nº 5. — Septembre 1871.

ON S'ABONNE :

A NIMES,

Chez L. GIRAUD, Libr.-Edit., boulevart Saint-Antoine ;

A PARIS,

Chez MOULIN et Cie, Libr.-comm., rue Servandoni, 7.

1871.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

A M. Ch. Bigot, professeur en congé du lycée de Nimes, par le R. P. E. d'ALZON........................ 265

De l'Université. — Son origine. — Sa Doctrine. — Son influence morale (4e art.), par M. L. ALLEMAND..... 277

Un élève de l'Université d'Oxford. — Notes sur la vie du R. P. Faber, de l'Oratoire (3e art.), par M. le chan. A. ROVÉRIÉ DE CABRIÈRES.................. 286

Pédagogie chrétienne. — Gerson, par le R. P. Ch. LAURENT....................................... 300

Correspondance (MM. Phil. de Montenon, l'abbé V. Davin, l'abbé Jouve, l'abbé E. Boyer, l'abbé Bertrand). 306

Adhésions de la presse............................ 317

Revue bibliographique, par MM. C. L. et L. A........ 318

(Quelques conseils à l'élève chrétien. - De la liberté de l'enseignement en France. — Oraison funèbre des anciens élèves du collége Saint-François-Xavier, morts au service de la France.— Etude sur la vie et les œuvres de Mgr Gerbet.

Chronique, par M. E. M........................... 325

(M. Patrice Larroque. — Le citoyen F. Ducasse. — Le petit Jésus du citoyen Eug. Garcin. — La fêté des écoles lyonnaises. — Le laïcisme moderne.

AVIS.

Déjà un grand nombre de publications de la France et de l'étranger nous ont offert l'échange : nous l'acceptons bien volontiers, et nous les prions d'adresser dorénavant leurs envois à M. L. ALLEMAND, rédacteur en chef, rue Pradier, 10, à Nimes.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. L. ALLEMAND, professeur, à l'Assomption, à Nimes.

Toutes les communications ou réclamations relatives à l'abonnement et à l'administration doivent être adressées à M. L. GIRAUD, libraire-éditeur, boulevart Saint-Antoine, à Nimes.

A M. CH. BIGOT,

PROFESSEUR EN CONGÉ DU

LYCÉE DE NIMES.

[Dans notre numéro d'août, nous avons publié le discours prononcé par le R. P. d'Alzon, le 29 juillet dernier, à la distribution des prix de l'Assomption; mais nous nous sommes abstenu de donner, de la cérémonie elle-même, un compte-rendu dont l'intérêt nous semblait devoir se restreindre au cercle des jeunes élèves, de leurs familles et des amis de la Maison. Une circonstance imprévue nous oblige à revenir sur ce sujet; cette circonstance a fait naître une polémique dont les diverses phases se rattachent directement au but même de la *Revue* et qui ne sera pas l'une des pièces les moins curieuses du procès instruit contre l'Université par devant l'opinion publique.

Il y a quelques mois à peine, un journal de Nimes, de couleur rouge, né du besoin de préparer des élections de même nuance, *le Gard républicain*, prit tout à coup des allures plus dégagées, un ton plus leste, et se fit nettement distinguer des autres organes locaux du même parti par je ne sais quelle désinvolture dans le mot, qui pouvait le faire classer, *si parvis licet componere magna*, dans le genre caractérisé par *le Gaulois*, entre *le Figaro* et *la Lanterne*. En même temps qu'il agrandissait son format et devenait quotidien, il se montrait chaque jour plus agressif contre les députés élus, contre l'Assemblée tout entière, et les personnes dont l'influence était soupçonnée d'avoir obtenu, dans le Gard, des élections conservatrices. Le premier pas franchi, rien n'arrêta plus nos écrivains en veine de persifflage. M. de Champvans, préfet du Gard, était et est encore insulté chaque jour, jusqu'à fatiguer la bonne volonté des plus intrépides, comme si *le Gard républicain* eût été subventionné pour servir les rancunes des gambettistes évincés. Le vénérable M. Boucarut, vicaire-général du diocèse, n'était protégé ni par son caractère ni par ses cheveux blancs contre ces saturnales de la plume. Les choses saintes n'étaient pas épargnées; la foi de tout un peuple était grossièrement outragée.

On eût dit vraiment des articles écrits à Belleville, entre une pipe et un bock, par un échappé du quartier latin.

Ce fut bientôt une rumeur étrange. Ces articles étaient dus à la plume de quelques professeurs du lycée de Nimes. On les nommait : M. *Ch. Bigot*, professeur de rhétorique; M. *A. Beurier*, professeur de philosophie ; le nom du troisième nous échappe. On ajoutait que les leçons de ces messieurs se ressentaient de leurs articles, que des sujets de composition littéraire étaient empruntés à des scènes démagogiques, que les préoccupations du journaliste nuisaient aux devoirs du professeur. Nous n'avons pu (on le comprend) vérifier ces derniers faits, nous ne les affirmons pas : on prête facilement aux riches.

Les pères de famille s'émurent ; le proviseur, le recteur peut-être, le ministre enfin furent saisis de l'affaire. Une petite persécution pouvait bien ne pas tourner trop au désavantage des professeurs incriminés. L'exemple de M. Sarcey, de M. Bersot, et de tant d'autres, des exemples empruntés aux souvenirs récents du lycée même de Nimes, étaient bien propres à les rassurer. Le ministre fit une circulaire menaçante et parfaitement ridicule dans sa bouche. Enfin la punition éclata. M. Beurier a été, nous assure-t-on, *changé* sans perte; M. Bigot a voulu rester fidèle au *Gard républicain ;* il acceptera plus tard, s'il lui plaît, un autre poste, mais il garde pour le moment l'attitude d'Achille sous sa tente, en attendant que le grand-maître Agamennon vienne le convier à de nouveaux combats.

Or, les choses en étant à ce point, croiriez-vous que M. Bigot est venu *honorer de sa présence* la distribution des prix de l'Assomption, et qu'il a bien voulu accepter une place d'honneur sur l'estrade, en face de l'orateur?

Deux jours après, le hardi *reporter* commençait, dans *le Gard républicain*, une série d'articles qui respirent, il convient de le dire à sa louange, un certain parfum de savoir-vivre et comme un souvenir de l'exquise courtoisie dont il a été l'objet chez nous.

A notre grand regret, il nous est impossible de faire connaître *in-extenso*, à nos lecteurs, les articles de M. Ch. Bigot. Il nous suffira de leur dire qu'ils forment deux séries et n'occupent pas moins de vingt-deux colonnes du journal, en sept numéros différents. Ces deux séries d'articles ont été réunies par l'auteur, publiées en brochures et affichées en grandes lettres à tous les coins de rue de la ville.

Pour l'intelligence de la réponse du R. P. d'Alzon, que nous publions plus loin, nous allons donner, de la première série, une analyse sèche, ne renfermant que les propositions principales, et dépouillée de tous les artifices du style. Nous serons exacts jusqu'à la rigueur.

1er *Numéro* — Le P. d'Alzon est un personnage. — Il a eu

tort d'écrire contre nous. — J'ai pour amis de nobles personnages. — Je suis allé à l'Assomption. — Le P. d'Alzon m'a fait placer sur l'estrade. — M. Numa Baragnon a pris du poids (1).

2e *Numéro*. — Le P. d'Alzon ressemble à M. Thiers. — Les catholiques ont le droit de fonder des universités libres. — Le monopole de l'enseignement supérieur est contraire aux principes de 1789. — Les cléricaux trouveront de l'argent pour fonder leurs universités. — Le P. d'Alzon a inventé *la médecine catholique*. — Dans les séminaires, on n'apprend ni l'histoire, ni la philosophie, ni la philologie, ni la critique. En revanche, nos professeurs de facultés universitaires s'engourdissent dans leur canonicat. — Le P. d'Alzon n'a pas assez de suite dans les idées. — Le P. d'Alzon a retouché et caressé de préférence la première partie de son discours, « phénomène que nous pratiquons tous, quand nous pensons être spirituels ». — Le P. d'Alzon n'est pas logicien. Je ne suis pas de son école, en philosophie. — M. Jules Simon, en disant que, dans les colléges universitaires, on n'apprend ni le français, ni le latin, ni le grec, ni la géographie, a prouvé qu'il avait vraiment foi en l'Université. — Le P. d'Alzon aurait dû établir que l'enseignement libre est parfait. — Les portes des maisons libres étant obstinément fermées, l'Université ne sait pas ce qui s'y passe, ce qui s'y enseigne. Faites concourir vos élèves avec les nôtres. Mais cela n'est pas nécessaire. Nous les jugeons inférieurs. — Vous êtes obligés de nous emprunter des professeurs.

3e *Numéro*. — Le R. P. d'Alzon veut détruire l'Université. — Je n'ai pas peur de l'enfer dont il me menace. — Le P. d'Alzon ne connaît pas l'Université. — Nos professeurs ne sont pas libres d'enseigner ce qui leur plaît en matière religieuse. Car il y a des programmes officiels. — M. de Champvans s'est conduit, avec l'Université, comme les Prussiens en France. Nous avons été frappés injustement. — Nous datons de 89, et vous de je ne sais quand. Vous parlez au nom de la révélation, nous au nom de la science. La nature humaine n'est pas déchue, comme vous le dites. — Nous n'enseignons que la science. Notre enseigne-

(1) La cérémonie était présidée par M. L.-Numa Baragnon, député du Gard à l'Assemblée nationale, ancien élève de l'Assomption. A ses côtés, siégeaient M. Ad. Blanchard, maire de Nimes; M. l'abbé Roverié de Cabrières, vicaire-général. Mgr l'Evêque, retenu par une indisposition, n'avait pu présider lui-même; mais il avait donné mission au P. d'Alzon d'exprimer à l'assemblée, en même temps que ses regrets, toutes ses sympathies pour l'œuvre annoncée par le R. P. d'Alzon. — Monseigneur devait prononcer un discours « sur l'Honneur », que la *Revue* n'a pas perdu l'espoir de publier dans son prochain numéro.

ment est tout laïc. Nous ne sommes pas contre la religion, nous sommes en dehors d'elle. Il n'y a pas de science de la religion. L'Etat n'enseigne pas ce qui ne peut s'enseigner, la religion. Il a mis dans ses lycées des aumôniers de tout culte, pour la commodité des familles. — La religion a pour objet les problèmes insolubles de la création, de l'existence de Dieu et de la fin de l'homme. Maîtres et élèves sont libres d'imaginer la solution qui convient le mieux à leur éducation et à leur conscience. — Sans vous, le privilége universitaire, que j'abhorre autant que vous, n'aurait plus de raison d'être. Votre crédit auprès des familles, votre esprit de domination, font peur à la société moderne ; et c'est pour se défendre qu'elle maintient l'Université. — Réconciliez-vous avec la société moderne, et l'Université se retirera.

Tel est le résumé fidèle de la première série des articles de de M. Ch. Bigot, réunis par lui en une brochure, et qu'il n'a pas craint de dédier, sans sa permission, à M. l'abbé Azaïs, aumônier du lycée de Nimes. Il n'y a pas une idée de plus.

(*La Rédaction.*)

Le Vigan, 6 août 1871.

MONSIEUR,

On me communique trois articles que vous avez bien voulu consacrer au discours de la distribution des prix de l'Assomption.

Vos réflexions sont faites avec trop de délicatesse pour que je ne vous en remercie pas tout d'abord. Je me félicite de les avoir provoquées, et je vous avouerai en confession, pour vous donner l'exemple de vous confesser un jour (éloigné peut-être), que l'on m'a souvent reproché de trop aimer les gens d'esprit. Depuis que j'ai franchi la cinquantaine, j'avais juré de n'aimer que le sens commun. Et bien ! malgré mes serments, il m'est impossible de rencontrer un homme finement spirituel, sans avoir envie de lui dire, quel que soit l'abîme qui sépare ses opinions de mes principes : Vous êtes vraiment fort aimable.

Vous me trouvez charmant; moi, je vous trouve très aimable : peut-être nous comprendrons-nous un jour.

Cela ne veut pas dire que je n'aime pas la logique, dont vous m'accusez de manquer, parce que, selon vous, nous ne l'aurions pas apprise à la même école. Je dois la mienne à l'Université; auriez-vous étudié la vôtre dans un petit-séminaire ?

Mon maître fut M. Michelle, quinze ans plus tard directeur de l'Ecole normale ; preuve que l'Université prisait ses arguments et sa méthode. Il est vrai que, à la même époque et à la même école, M. Vacherot était directeur des études, et sa logique n'était pas précisément celle de mon ancien professeur. Il est vrai que, à la même époque, M. Gratry, aumônier de cette même école normale, publiait un livre pour prouver que la logique Vacherot était de la pure sophistique. En fait de logique, chez MM. les Normaliens d'alors, il y en avait pour tous les goûts. Il est vrai que, à la même époque encore, dans une séance du Conseil supérieur de l'instruction publique, j'ai vu M. Cousin, ce père de la logique moderne, prendre la défense de M. Vacherot, et M. Thiers, fort en logique aussi, pencher pour l'opinion de M. Gratry. Il est vrai que plusieurs amis, au nombre desquels j'étais alors, ne purent faire comprendre à M. l'aumônier, quelques jours avant la publication de son livre, contre M. Vacherot, que, provoquant sa destitution de directeur des études, une logique de convenance voulait qu'il se retirât le premier. Il le comprit plus tard, trop tard peut-être. Quoi qu'il en soit, tout cela se faisait au nom de la logique universitaire.

Conclurai-je de travers en affirmant que, si l'Université n'a qu'une science, comme vous le dites, elle a plusieurs logiques, comme je viens de l'établir, par exemple, celle de M. Michelle, celle de M. Vacherot, celle de M. Gratry, celle de M. Cousin, celle de M. Thiers, à qui nous devons M. Simon, ce qui ébranle bien un peu l'unité de sa science ? Dans tous les cas, ce que je rappelle de M. Gratry vous prouve que je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour trouver fausse, et très fausse, la position de MM. les aumôniers universitaires, quelles que soient du reste

lèurs vertus ; car ce n'est pas leur bon cœur que je prétends attaquer. Mais, puisque vous ne considérez MM. vos aumôniers que comme des gens faits *pour la commodité des parents*, je constate le cas que vous en faites au nom de l'Université dont vous vous constituez le défenseur, bien désintéressé en ce moment, et je passe.

Mais en quoi suis-je illogique? Selon vous, après avoir établi, par le texte de M. Simon, que l'enseignement littéraire de l'Université est déplorable, je ne prouve pas que l'enseignement libre lui est supérieur. Prenez garde! Selon moi, ce n'était pas nécessaire : 1° parce j'avais à attaquer, dans l'Université, quelque chose de bien autrement grave que sa littérature ; 2° parce que, *dato, non concesso* (terme de logique que je dois à M. Michelle), *dato, non concesso* que l'enseignement libre a aussi sa faiblesse, la source de cette faiblesse se trouve dans le baccalauréat, imposé par votre Université. Cette faiblesse ne nous serait plus imputable; elle serait uniquement votre fait. Voilà pour ma logique. Ai-je donc si mal raisonné?

Au fond, Monsieur, vous avez fort bien compris mon but, et je souffre de vous voir trouver, dans les paroles de M. Jules Simon, autre chose qu'un aveu d'insuccès. Mais, dites-vous, on fera mieux pour l'avenir. Soit ; depuis soixante ans et plus, on fait assez mal, et c'est toujours à recommencer. Et quand un ministre tel que M. Simon le déclare, il faut bien que la vérité l'y force. Si vous ne pouvez nous donner la supériorité de votre enseignement littéraire comme dédommagement des ravages que vous faites dans les croyances de la jeunesse, quel besoin avons-nous de vos chaires? Dès lors, à quoi bon l'Université?

Mon argument principal, et vous n'y avez pas touché, était celui-ci : Nous, catholiques, nous croyons à la science sans doute, et, dans un sens, nous la croyons supérieure à l'autorité; mais chaque chose doit être à sa place : *tempore auctoritas, re autem ratio prior est*, a dit, depuis quatorze cents ans, S. Augustin. Vous prétendez garder fièrement la science pour vous, et vous nous jetez avec dédain l'autorité, qui vous semble un instrument infirme : c'est ce que nous ne souffrirons pas.

Nous voulons le principe d'autorité, nous voulons la science ensuite; nous voulons la science dans le champ des connaissances purement humaines, nous voulons l'autorité dans le domaine des vérités supérieures, et nous voulons l'union de l'autorité et de la science, de telle façon que, par un appui réciproque, elles s'ouvrent des horizons que la science humaine seule ne découvrira jamais.

Entrer dans plus de détails serait peut-être hors de propos, non que je recule devant la discussion, si cette explication ne vous suffit pas. Mais permettez-moi d'attendre que vous sollicitiez une polémique plus approfondie. Le fait est (et vous en convenez vous-même) que l'Université veut la séparation de la science et de la religion, comme d'autres réclament la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais de même que les médecins qui disent: « Je ne m'occupe pas de l'âme, je ne m'occupe que du corps », finissent tous, s'ils ne commencent pas, par le matérialisme; de même que les politiques qui disent: « Je ne m'occupe que des lois humaines, je laisse l'Eglise de côté », ont toujours fini par asservir l'Eglise; de même aussi ceux qui disent: « Je ne m'occupe que de la science humaine, je ne me préoccupe pas de la religion », finissent toujours par faire des athées. Logique ou non, voilà le fait incontestable. Eh bien! c'est contre quoi nous protestons de toute la force de notre foi et de notre conscience.

Voyez donc vous-même comme, après tout, il vous est impossible de rester dans la limite que vous prétendez fixer à votre science. Vous me reprochez, vous reprochez aux chrétiens (il ne s'agit plus des catholiques seuls) de croire au péché originel; mais si le péché originel est un mensonge, le baptême est une comédie; si le baptême est une comédie, Jésus-Christ, qui ordonne de le conférer à toutes les nations, *omnes gentes*, est un imposteur. Monsieur, un dernier acte de franchise: le christianisme, avec un imposteur pour chef, qu'est-ce que c'est?

Oui, Monsieur, vous êtes logique autant que moi; le duel à mort est entre l'Eglise, qui a ses promesses de dix-huit siècles, et la Révolution, représentée ici par l'Université, qui n'a pas soixante-dix-ans.

Posez la quesion ainsi, et vous verrez ce que l'Université aura de jours à vivre.

Vous, Monsieur, qui êtes jeune et qui avez montré une franchise pour laquelle je vous honore, vous dites ces choses hors de vos classes. Et vous me persuaderez que vous n'en direz rien à vos élèves, dans l'intimité d'une correction de devoir ou d'une explication de leçon ! Non, vous êtes trop franc; mais, voyez-vous, d'autres, qui pensent absolument comme vous, vous accuseront de l'avoir dit trop haut, peut-être trop tôt. M. de Champvans pourra se plaindre de vos doctrines ; mais M. Duruy ou M. Simon, ou tel ministre prudent vous châtiera de votre maladresse compromettante. Aussi pourquoi êtes-vous si pressé ? Ce n'est certes pas moi qui vous en blâmerai ; je vous en remercie au contraire ; mais l'Université veut des ménagements, voyez-vous ? Si je raisonne mal, selon vous, moi je trouve que vous raisonnez très bien, trop bien pour le public, au sentiment de vos chefs. Vous avez presque autant que moi horreur de l'hypocrisie ; voilà pourquoi des hommes qui pensent comme vous vous frappent, et pourquoi aussi, malgré notre profond désaccord, je vous tendrai la main, quand vous voudrez l'accepter : j'aime les adversaires loyaux.

Vous me semblez donc d'une naïveté quelque peu forte, Monsieur, quand vous me dites que l'Université fait tout au grand jour. Voulez-vous une preuve du contraire et tirée de votre discussion même ? Le texte de M. Simon que j'ai cité est bien de M. Simon, si j'en crois des universitaires dignes de foi ; je l'ai trouvé dans un journal ami de l'Université. Mais pourquoi m'a-t-il été impossible de me procurer la pièce entière, malgré d'assez consciencieuses recherches ? Non, Monsieur, l'Université ne fait pas tout au grand jour ; mais cependant je ne puis accepter le reproche que vous m'adressez de ne pas savoir le premier mot des choses de l'Université.

Voici où j'ai appris à la connaître : 1° dans ses propres collèges, où j'ai étudié quelques années ; 2° dans le code de l'Université, que m'indiqua, dans le temps, le vénérable M. Rendu, universitaire non suspect, bien qu'il n'eût pas absolument toutes

vos idées; 3° dans le livre sur l'Université, de M. Cournot, inspecteur-général; 4° dans le conseil supérieur de l'instruction publique, dont j'ai fait partie deux ans, bien malgré moi, et dont j'ai été rayé pour n'avoir pas voulu venir saluer à Nimes le président de la République, sur le point de devenir empereur. Voulez-vous me permettre un détail à propos de ce fameux conseil? Un jour j'eus le malheur d'y prononcer le nom de l'Université, et j'y reçus immédiatement de M. Cousin, oui, de M. Cousin, une verte semonce, parce que j'avais l'air de vouloir ressusciter ce qui était mort, et bien mort. La résurrection eut pourtant lieu plus tard, si je ne me trompe; car vous ne plaideriez pas si chaudement pour des gens enterrés.

Maintenant, comment l'Université, créée par Napoléon, que vous n'aimez guère; présidée, sous la Restauration, par un évêque d'une autre couleur que la vôtre; puis par M. de Vatimesnil, qui, plus tard, voulut bien me faire de longues et précieuses confidences sur le corps enseignant; puis, développée par MM. Guizot, Cousin, de Salvandy, dans un autre sens; puis, dans un autre sens encore, en 48; puis, modifiée, refaite, retournée par MM. Fortoul et sa bifurcation, Rouland et ses promesses sur le Pape, Duruy et ses circulaires; après le second Empire, qu'elle a passablement encensé, comment est-elle redevenue le pédagogue de la France, et la représentante de la société moderne sous la République de 70? La Société moderne serait-elle un caméléon? Voyez, Monsieur, si vous ne vous êtes pas un peu trop avancé avec quelqu'un qui connaît (ne vous en déplaise) l'Université aussi bien, peut-être mieux que vous, et laissez-moi vous dire que votre louable franchise pourrait vous nuire sur le terrain où il me serait si facile de vous attirer, si je ne redoutais pas de vous compromettre encore.

En 1824, M. de Lamennais représentait un député ministériel s'inclinant vers son chef, et lui disant: « Monsieur le ministre, qu'est-ce qui est vrai aujourd'hui? » Allons, sous la science universitaire, non pas auprès de vous, non pas à vos côtés, mais dans les environs, n'avez-vous jamais entendu un

langage analogue? Il vous fait frémir, c'est votre honneur mais aussi voyez où vous en êtes?

Vous me répliquerez peut-être : «Rien de semblable ne s'est-il jamais entendu dans l'Eglise ? » Certainement, et l'on a pu sonner les funérailles de la portion de l'Eglise dont les évêques et les prêtres trouvaient, comme au Bas-Empire, un langage pareil, pour faire cause commune avec la société moderne d'alors.

Je repousserai un reproche que vous faites aux catholiques. Vous êtes, leur dites-vous, les ennemis déclarés de la société avec laquelle vous vivez, de ses lois politiques, de ses institutions.

Permettez-moi de nier carrément votre affirmation. Nous sommes les ennemis de la Révolution, dans ce qu'elle a d'anti-religieux et d'anti-social; mais quelle forme de gouvernement repousse donc l'Eglise? Son caractère spécial n'est-il pas de se ployer à toutes les formes de société? Elle est républicaine en Suisse, constitutionnelle en Belgique et en Angleterre, démocrate aux Etats-Unis. Il faut que vous le sachiez, les évêques qui ont fait le plus d'opposition au Concile n'étaient pas, sauf trois ou quatre, républicains; c'étaient des monarchistes de France, d'Allemagne et de Hongrie: le plus bruyant était fusionniste. Non, l'Eglise ne repousse pas la société moderne; et vous avez tort, croyez-moi, de recourir, pour le prouver, à des affirmations dignes du *Siècle* et de ses lecteurs, mais qui ne vont ni à l'élégance de votre plume ni à la distinction de votre esprit.

L'Eglise n'est l'ennemie que de ce qu'il y a de funeste dans certaines erreurs qui, pour être récentes, ne constituent pas pour cela la société moderne. Voulez-vous que l'Eglise approuve ceux qui disent : Dépouillons le clergé, puis nous traiterons avec lui? Si c'est là le raisonnement de certaines sociétés modernes, vous conviendrez que le beau rôle n'est pas précisément celui des voleurs.

Et pourtant, si vous y faites attention, l'Eglise a toujours fini par accepter ces sociétés spoliatrices, et c'est sur quoi elles ont malhonnêtement compté. Quand il s'est agi des biens tempo-

rels, elle a toujours fait bon marché de ses droits ; quand il s'est agi de sa doctrine, elle a toujours été inflexible. Convenez que c'est noble. Cette conduite a-t-elle été celle de l'Université ?

Mais quoi ! l'Eglise n'est pas républicaine ! Elle l'est en Suisse , en Amérique ; elle n'est pas contre, elle n'est pas en dehors des formes de gouvernements, elle est au dessus. — Là où ils sont établis selon la justice et le droit, elle les protége ; là où ils se succèdent un peu rapidement, comme chez nous, elle ne s'inféode à aucun : elle attend.

La lutte, on ne saurait trop le répéter, n'est pas entre l'Eglise et telle institution, telle forme de gouvernement ; elle est entre l'Eglise et la Révolution ; et, si vous allez au fond des choses, elle est entre Dieu et l'homme, qui veut se faire Dieu. Même avant l'homme, elle avait commencé chez les Anges ; elle s'est continuée au paradis terrestre par ce péché d'origine qu'il vous plaît de nier ; elle se continuera jusqu'à la fin des temps. Libre à l'homme d'être ici-bas du côté de la révolte : c'est de la part de Dieu le suprême respect de la liberté ; mais libre à l'homme, et c'est là sa gloire, d'être du côté de Dieu. C'est de ce côté que je suis, avec un bonheur que je vous souhaite de partager un jour avec moi.

Je me résume : laissant la politique moderne, la société moderne, les institutions modernes, que l'Eglise acceptera tant qu'elles ne se poseront pas elles-mêmes en ennemies, je dis que je poursuivrai de toutes mes forces l'Université, parce qu'elle est, pour le moment du moins, un des organes les plus funestes de la Révolution, et qu'entre la Révolution et l'Eglise il ne saurait jamais exister même l'apparence de la paix.

E. d'Alzon.

Le Vigan, 13 août 1871

MONSIEUR,

Je voulais répondre à vos quatre articles sur *l'Œuvre de l'Assomption*. Il y avait de quoi parler longtemps, en vous suivant pas à pas dans vos premières lignes; mais quand j'ai vu que vous m'attribuiez dans cette œuvre une pensée politique, je suis parti d'un immense éclat de rire, en songeant que, si la science universitaire valait ce que vous savez sur la pensée fondamentale de l'Assomption, cette science était mince, très-mince, je vous assure.

Après cela, je n'ai plus lu; je n'ai eu que le courage de parcourir des lieux communs indignes de vos premières pages. J'ai réfléchi que si, moi, le plus intéressé, j'étais vaincu par l'ennui, le public le serait bien autrement. A quoi bon réfuter ce qui ne soutient pas la lecture même des gens attaqués? Ecrivez, critiquez, devinez. Vous n'avez pas, dites-vous, le style des prophètes. Pour cela, je suis entièrement de votre avis, Monsieur : de ces hommes inspirés, vous n'avez absolument rien.

Et voilà comment j'ai le regret, en coupant court à toute polémique, de ne pouvoir contribuer, pour ma part, à votre réconciliation avec l'Université.

E. D'ALZON.

DE L'UNIVERSITÉ.

Son origine. — Sa doctrine. — Son influence morale (1).

---

8. J'accuse l'Université d'avoir obscurci l'idée même de science et d'en avoir faussé la notion. Grâce à l'influence qu'elle tire de l'Etat, elle a réussi à détourner l'esprit humain de tout ce qui ne tombe pas sous les sens. Le mot *science* n'est plus compris que dans une acception matérialiste. La part réservée à ce que M. Ampère avait nommé les *sciences noologiques* est bien petite et tient fort peu de place dans l'enseignement à tous les degrés. La théologie de l'Etat n'est conservée que pour avertir l'Eglise de sa dépendance; les liens qui la rattachent à la hiérarchie catholique sont invisibles; et, comme les droits ecclésiastiques sont nuls, elle n'attire ni auditeurs du clergé, ni auditeurs du monde. Elle est là, dans un angle de la vieille Sorbonne, peu enviée de ses opulentes rivales; de sa chaire désertée, le professeur peut entendre les négations les plus audacieuses parties de chaires voisines et les bruyants applaudissements de la tourbe savante. La philosophie s'écarte peu de la logique et fait partie de l'enseignement *littéraire*; la métaphysique est un article d'archéologie. L'enseignement scientifique, aux yeux de l'Etat, n'a pour objet que la matière et ses diverses transformations.

9. On a voulu séparer la religion de la science, comme on voudrait séparer l'Eglise de l'Etat. Il y a sans doute, entre la

(1) Voir les trois premiers numéros, mai, juin et juillet.

science et la religion, comme il y a aussi entre l'Eglise et l'Etat, une distinction qu'on ne saurait méconnaître sans s'exposer à de très-graves erreurs. Mais la raison qui distingue les caractères propres de l'ordre divin et de l'ordre humain de nos connaissances, établit par cela même, entre ces ordres, des rapports de subordination qu'il est absurde de nier, à moins qu'on n'ait l'intention cachée de supprimer l'un de ces ordres.

L'arme du ridicule n'a pas été dédaignée par les partisans de la séparation absolue. Un écrivain frivole disait, il y a quelques jours : « Nous verrons peut-être ce que c'est qu'une médecine catholique. On découvrira qu'il y a des fièvres catholiques et des fièvres hérétiques ». L'exemple ne pouvait être mieux choisi. Je n'ai jamais entendu parler, il est vrai, de fièvres catholiques. Il y a bien chez nous une transmission ininterrompue du feu sacré que Jésus est venu allumer sur la terre ; c'est la sainte passion du sacrifice, c'est l'enthousiasme du vrai, du beau et du bien ; mais cette flamme ne consume point, elle entretient la vie de l'âme et ne laisse pas de cendres. Le Sauveur, dont nous conservons la parole pure et à l'abri de toute altération humaine, est encore le grand médecin de l'humanité, le médecin des âmes et des sociétés. Il guérissait et guérit encore des fièvres avec la parole. Il n'y a donc point de « fièvre catholique ».

Mais, en revanche, il y a des fièvres révolutionnaires, sujettes à de terribles redoublements. Le dévergondage des opinions, l'esprit de révolte contre toute autorité, l'absence de critérium dogmatique, les souffles malsains de l'enseignement public, allument ces sortes de fièvre ; la licence des mœurs, provoquée par la licence des doctrines, les entretient ; les boissons alcooliques les surexcitent et les rendent presque incurables. Il y a peu de jours, au sein de l'Académie, M. le Dr Decaisne constatait une recrudescence énorme de cas de cette maladie, dont le foyer est à Paris. La fièvre révolutionnaire a des accès malins et pernicieux ; elle conduit le malheureux qui en est atteint à la folie et au suicide.

J'ai nommé le suicide. Consultez les statisticiens les plus accrédités, et dites si le mysticisme extravagant et sans règle

de certaines hérésies, si l'instabilité de l'état moral des âmes, sous l'influence de mille enseignements contradictoires, qu'aucune autorité ne peut plus maîtriser, n'ont pas fait passer cet acte de suprême lâcheté, quand il n'est pas un acte de faiblesse ou de folie, à l'état d'épidémie. Or, les centres de cette épidémie ne sont pas, vous le savez bien, les pays où vivent encore les traditions et la foi de nos pères, mais bien les pays où la libre-pensée a exercé ses ravages sur les âmes et où elle a reçu le monopole de l'enseignement.

Si la *Médecine* est absolument indépendante, pourquoi d'illustres matérialistes écrivent-ils sur les *rapports du physique et du moral?* Si la médecine est absolument *séparée,* pourquoi un grand nombre de professeurs de médecine abusent-ils de l'autorité de leur chaire et des ressources que leur procure l'impôt pour attaquer le christianisme, pour attaquer toute religion, pour attaquer Dieu lui-même? D'où vient qu'ils ne savent pas faire de l'anatomie, de la physiologie ou de la chimie sans y mêler la religion? On dirait qu'il n'est plus possible d'être un professeur en vogue sans émailler de blasphèmes ou de turpitudes dégoûtantes la description d'un organe sain ou malade! Il y avait, à Paris, des cours faits dans certains hôpitaux, que des jeunes gens étrangers à la faculté de médecine suivaient, par un attrait de curiosité coupable, pour entendre les causeries scandaleusement graveleuses du professeur. Sans doute, les futurs disciples d'Hippocrate ont besoin de tout voir, de tout entendre, et la prudence serait déplacée quand il s'agit d'observer et d'opérer. Mais une noble simplicité ne messiérait point à des hommes qui sont appelés à toucher aux infirmités les plus secrètes de leurs semblables, qu'on admettra à l'intimité des familles et qui devront entrer dans l'alcôve, approcher du lit de souffrance, avec la dignité du magistrat et la sainteté du prêtre.

La science ne fait perdre la pudeur qu'à de misérables esprits à qui l'orgueil a déjà fait perdre la foi.

S'il y a un homme qui ait besoin de délicatesse morale, c'est le médecin; il ne la puisera pas, je le pense, dans un enseigne-

ment tout matérialiste ni dans les conversations bestiales d'un hôpital.

Donc, quoiqu'il n'y ait pas de *fièvres catholiques*, il est certain qu'il y a des fièvres d'impiété ; et, dans tous les cas, il est incontestable que la médecine et les médecins ont grandement besoin de se purifier sous l'influence morale d'une doctrine plus élevée. « L'âme raisonnable et la chair, c'est un seul homme », Les maladies de l'âme sont des maladies du corps et réciproquement : celui qui ignorerait cela n'aurait jamais observé l'homme ; il n'en connaîtrait que le cadavre.

10. L'écrivain frivole que je citais tout à l'heure aurait pu mieux choisir son exemple et nous demander s'il existe, en géométrie, des théorèmes catholiques et des théorèmes hérétiques.

Non, sans doute, les théorèmes n'appartionnent à aucun culte. Si Scaliger crut avoir trouvé la quadrature du cercle, et s'il se fit protestant par suite du dépit que lui avait causé la critique de ses théorèmes inexacts faite par un Père jésuite, il ne faut accuser de ce malheur que le travers d'esprit de Scaliger; les mathématiques n'en sont point responsables.

Mais l'esprit mathématique a ses excès, et l'on ne saurait impunément soumettre une jeune intelligence au régime exclusif de la géométrie. Si Bacon et Hume manquaient de géométrie, Spinoza en fit une étrange débauche.

Pensez-vous qu'il n'y ait pas lieu de rattacher les mathématiques ou les sciences de la quantité à un ordre d'idées supérieur? La quantité en étendue ou en poids, le mathématicien la mesure par portions ; il en étudie les rapports ; et, dans l'ordre physique, une science est d'autant plus avancée qu'elle peut fournir des lois plus précises à la construction d'une formule mathématique exacte. Mais l'espace, le temps, la force, que le mathématicien évalue, appartiennent, quant à leurs notions propres, à une autre science plus élevée et qui offre au savant un intérêt bien puissant, quoiqu'il ne soit pas d'un ordre matériel. De ces notions, vraies ou fausses, découlent des conséquences qui ont une grande valeur doctrinale, et qui peuvent avoir une influence morale mauvaise ou bonne. Il n'y a pas que les

applications industrielles qui puissent intéresser l'intelligence. Arrivé aux problèmes de la constitution moléculaire des corps, le mathématicien et le chimiste se retirent pour faire place au métaphysicien, à qui ils confient des richesses qu'eux seuls peuvent lui fournir, mais que lui seul peut utiliser.

Quelquefois les mathématiques et les autres sciences de ce qui se voit et se pèse ont été employées à une fin bien indigne d'elles. Dans son traité *De l'Enseignement des sciences*, Lacroix avoue nettement que les articles scientifiques de l'Encyclopédie avaient pour but de dissimuler et de faire parvenir plus sûrement, à des lecteurs encore imbus de préjugés religieux, les principes de la philosophie nouvelle. La correspondance de Dalembert et des principaux encyclopédistes ne laisse aucun doute à ce sujet. La science était le passeport de l'impiété.

J'ai suivi les leçons d'un célèbre et très-savant professeur de mécanique, qui ouvrait invariablement son cours par les phrases suivantes : « La matière est tout ce qui affecte nos sens d'une manière quelconque. Un corps est une portion de matière. Une portion infiniment petite d'un corps forme ce qu'on appelle une molécule matérielle. Quand on dit que la matière est inerte, on entend par là qu'une molécule ne peut se mouvoir d'elle-même ni modifier par elle-même son état de mouvement, mais on ne veut pas dire (et ici l'impassible orateur semblait s'animer et sortir du flegme germanique qui le caractérisait), on ne veut pas dire qu'une molécule ne puisse pas agir sur la molécule voisine ». Le professeur n'avait pas à définir le mode de cette action, mais il tenait à faire remarquer la prétendue activité de la molécule. Décidément les mathématiques elles-mêmes ne sont pas si innocentes que nous le supposions ; elles trouvent parfois l'occasion d'empiéter sur le terrain des sciences voisines, et ce n'est pas sans s'y égarer par incompétence. On sait les efforts malheureux tentés par quelques-uns de nos grands mathématiciens actuels pour établir que la géométrie est exclusivement fondée sur l'observation.

Le pauvre Auguste Comte avait été enfermé à Bicêtre comme fou. Le médecin, paraît-il, ne comprenait pas bien la maladie. «Je me soignai moi-même, dit-il, et je guéris». C'est une question de savoir si la cure fut bien complète. On se prendrait à en douter, quand on lit le *Calendrier positiviste*, et qu'on y voit accolés les noms d'Archimède, de S. François d'Assise, de Mme Roland, de Spinoza et de S. Ignace de Loyola; quand on y lit les détails du culte positiviste concernant *la fête des réprouvés*, que l'humanité doit maudire pendant un certain nombre de siècles : Julien l'Apostat, Philippe II et Napoléon Ier. En six volumes énormes, chargés du poids de toute la *philosophie positiviste*, Auguste Comte répète sans cesse que la recherche de la cause est interdite, et par conséquent qu'il ne faut pas s'occuper de Dieu; la théologie est bonne aux époques d'imagination. Nous ne pouvons qu'observer des phénomènes et les classer; par l'étude des circonstances dans lesquelles ils se produisent et par l'observation de leurs caractères communs, on arrive à reconnaître des lois qui semblent présider à leur reproduction, et enfin à construire des formules mathématiques qui soient l'expression de ces lois et permettent de prédire un phénomène donné. Rien au-delà. Donc toute éducation doit commencer et finir par les mathématiques. Ce que M. Comte délayait en périodes prolixes et monotones, ce que M. Littré dissimule sous une érudition de meilleur aloi, M. Gambetta s'en empare et le porte à la tribune des clubs de Bordeaux. C'est tout ce qu'il a retenu des leçons des deux premiers pontifes du positivisme. On se demandait pourquoi les crises les plus douloureuses de la France n'avaient pas le don d'arracher au patriotisme du jeune et fougueux dictateur ce cri que Tertullien appelait « le témoignage d'une âme naturellement chrétienne ». Tout est expliqué maintenant, il n'y a qu'une science : les mathématiques; la recherche de la cause est interdite à l'homme; Dieu créateur, c'était bon pour les siècles d'imagination. M. Gambetta, qui avait nommé M. Littré professeur à l'école polytechnique de Bordeaux, nous déclare que la France se meurt faute de mathématiques; qu'il faut apprendre les mathématiques

aux paysans ; que les enfants ont de merveilleuses aptitudes pour comprendre les mathématiques plutôt que tout autre enseignement jusqu'ici réputé élémentaire. Et comme les premières impressions sont les plus durables, il est urgent que les nourrices apprennent aux enfants à bégayer $A+B$; c'est $A+B$ qui doit remplacer, sur ces jeunes lèvres qui s'ouvrent à la vie et à la parole, les noms si doux de Jésus et de Marie, le Dieu devant lequel se prosternaient Képler, Newton, Descartes et Leibnitz, le Dieu qui inspirait une si touchante piété aux Cauchy et aux Ampère, le Dieu devant qui s'inclina si longtemps la vénérable vieillesse de Biot.

Les mathématiques de MM. Auguste Comte, Littré et Gambetta ne sont donc pas d'une si parfaite orthodoxie qu'on voudrait le supposer, et il y a une manière d'enseigner l'astronomie qui dépasse la région des faits, et, poussant la science hors de ses voies, la conduit à des hypothèses fort peu scientifiques et très-agressives contre la science de la religion. Si M. Arago pleurait en pensant au Dieu de sa mère, M. de Humboldt disait n'avoir rencontré Dieu nulle part dans l'espace.

Voilà toute une branche des sciences mathématiques qui ne saurait être enseignée sans que le parti pris de retourner contre Dieu les œuvres de ses mains, ou même une neutralité systématique et plus dangereuse encore, n'exerce sur les auditeurs de tout âge une pernicieuse influence.

Tous les soirs, je rencontrais un homme sur le Pont-Neuf qui faisait voir aux passants la lune et ses montagnes, Saturne et son anneau. Quelqu'un, sans doute, lui avait fait sa leçon. Il expliquait aux curieux par quelle force les planètes sont retenues dans leurs orbites, quelles sont leurs masses respectives et combien elles sont petites relativement à la masse du soleil. Il donnait en chiffres exacts les volumes et les masses de ces astres, la quantité de chaleur et de lumière que fournit le soleil, et disait comment l'astre dominateur règle tous les mouvements des astres qui sont soumis à son influence. « Vous le voyez donc, ajoutait-il, s'il y a un être qui mérite d'être appelé Dieu, c'est le soleil, à qui les plantes, les animaux et les hommes empruntent le mouvement et la vie ».

Ce pauvre misérable, parlait comme quelques professeurs, et les bâtiments municipaux du cloître de Notre-Dame-des-Victoires, où se faisait un cours public d'astronomie, n'entendaient pas un autre langage.

D'ailleurs, il y a une autre considération dont l'importance n'échappe à personne. Les mathématiques, par la difficulté qu'elles offrent à celui qui veut en faire sa spécialité, donnent une grande considération à celui qui les possède assez complètement et qui les enseigne avec distinction. Admettons qu'il ne s'écarte jamais de ses calculs et de ses théorèmes, qu'il ne profite d'aucune occasion pour sortir de sa sphère et qu'il enseigne même l'astronomie sans y prendre l'occasion d'exposer une cosmogonie athée et sans refaire le roman de la condamnation de Galilée par l'Eglise; admettons une neutralité parfaite, une réserve qui lui interdit toute ingérence dans une sphère qui n'est plus de son domaine, il n'en est pas moins vrai que les exemples d'un homme si considéré, dont la science est justement estimée, ont une influence considérable et inévitable sur la jeunesse qui entoure sa chaire. Les propos qu'il tient en dehors de ses classes, les articles qu'il publie dans les journaux, son incrédulité bien connue et la loyauté même qu'il met à conformer sa conduite à ses opinions, tout cela est un piége pour l'enfant et il est bien difficile qu'il y échappe.

Nous avons donc le devoir, nous, pères de familles catholiques, de n'accepter pour professeurs de nos enfants que des professeurs catholiques. Et l'Université ne peut pas nous répondre : La science étant en dehors de la foi, il suffit que l'enseignement de nos professeurs ne soit pas en hostilité contre la religion. Car, à notre tour, nous lui répliquerions : D'abord, et on vous l'a surabondamment prouvé, vous avez souvent violé, et vous violez tous les jours cette neutralité dont vous faites parade. Vos professeurs de sciences abstraites eux-mêmes n'ont pas toujours su l'observer. En second lieu, cette abstention ne nous suffit pas. Le professeur est un modèle que les élèves, naturellement et je dirai providentiellement imitateurs, suivent volontiers, et l'exemple est le premier des enseignements.

Donc, ou renoncez à l'éducation ou donnez-nous des professeurs dont la vie et la doctrine soient conformes à notre foi.

Que si cela vous semble impossible, dites-le franchement et rompez tout lien avec l'Etat. Ne nous demandez plus de contribuer de nos deniers à une éducation forcément impie. Montrez à la France ce que peut la libre-pensée livrée à ses propres ressources et pure dès caresses de César.

(*A continuer.*) L. ALLEMAND.

UN ÉLÈVE DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD.

Notes sur la vie du R. P. Faber, de l'Oratoire.

§ II.

III. — VOCATION AU MINISTÈRE.

Préparé, comme il l'était, par ses études antérieures et ses goûts à apprécier les ouvrages des Pères, W. Faber s'attacha plus encore à leur lecture, à cause du contraste qu'ils offraient avec la *maigre* et *terne* théologie anglicane, même la plus épurée. Gagné d'ailleurs entièrement à la manière de voir de Pusey et de Newman, il se sentait attiré à chercher comme eux a nourriture de son âme dans le trésor de ces écrits immortels, dont dix-huit siècles n'ont épuisé ni l'autorité ni l'actualité.

Aussi, lorsqu'il entendit parler du projet de traduire les principaux ouvrages des Ignace, des Polycarpe, des Hermas et de leurs successeurs les plus immédiats, il s'offrit avec empressement à prendre sa part d'un travail aussi important : « Puisque toutes mes facultés doivent être, par la grâce de Dieu, appliquées au service de son Eglise, je serais très heureux de pouvoir être associé à une telle œuvre ! Et d'autant mieux que le but des traducteurs ou des éditeurs est de contribuer à répandre plus abondamment le majestueux enseignement de la vieille théologie catholique » (1) !

Déjà cet enseignement l'avait pénétré et ravi ; si bien que, près de sept ans plus tard, en 1843, il écrivait, en passant à Cannes : « J'ai senti *l'avertissement des lieux — admonitus locorum* —, en apercevant, vis à vis de Cannes, l'île de Lérins, cette île consacrée par la vie et les leçons de S. Vincent, le grand Docteur de la Tradition. Je me suis souvenu d'avoir lu, pen-

(1) *Life and letters*, p. 57.

dant l'automne de 1837, à la fenêtre de mon logement, à Rothay-Cottage, dans le *Commonitoire contre les hérésies*, une description fort pittoresque de ce même monastère » (1).

L'intervention de M. Mariott, l'un des fondateurs et collaborateurs de la *Bibliothèque des Pères*, fit échoir à W. Faber la charge de donner au public, en anglais, les traités de S. Optat de Milève; et ce choix fut très-apprécié par le futur oratorien, heureux, disait-il, « d'avoir, en approfondissant consciencieusement les écrits d'un seul docteur, l'occasion de se fortifier dans les études patristiques et de ramener, autour de son sujet principal, les lectures d'histoire ecclésiastique, nécessaires pour bien comprendre et bien connaître le schisme des Donatistes » (2).

IV.

Sur ces entrefaites, le temps des ordinations arriva. Diacre, le 6 août 1839, il ne fut promu à la prêtrise (anglicane) que deux ans après, en 1841, le 26 mai; mais, entre ces deux dates, il eut le temps de se distinguer comme prédicateur et de publier, sur des sujets ecclésiastiques, diverses brochures qui furent très appréciées. Son âme ardente, emprisonnée dans une sorte de cachot, se faisait à elle-même d'étranges raisonnements pour goûter la paix dont elle avait l'intuition et le désir, sans pouvoir jamais y atteindre : « Mon désir, écrivait-il, est d'enseigner, non de discuter. Jamais, en dehors de la chaire, je ne chercherai à démontrer la vérité de ce que j'aurai prêché. Je n'ai désormais plus d'autres maîtres que Dieu et mon évêque; puissé-je leur être toujours obéissant ! Puisse la Tête (de l'Eglise, c'est-à-dire Notre-Seigneur) me préserver de toute controverse. Mais, pour me dominer ainsi, j'ai besoin de ferventes prières : Mon cœur est si bouillant » (3) !

(1) *Life and letters*, p. 173.
(2) *Ibid.*, p. 74.
(3) *Ibid.*, p. 75.

Quelques fonctions religieuses, analogues à ce que nous appellerions un vicariat, attachèrent d'abord M. Faber à la paroisse d'Ambleside. La *Congrégation*, comme il l'appelait, se composait de gens assez instruits, sans préjugés, mais ignorants, malgré toute leur littérature, du fond même des doctrines chrétiennes. Aussi, pour leur rendre la lecture de la Bible à la fois plus intelligible et plus fructueuse, il composa pour eux des sermons simples sur les *caractères* et les *histoires* de l'Ancien Testament. « J'écris en ce moment — trouvons-nous dans l'une de ses lettres—j'écris en ce moment sur Noé, Job et Daniel ! Comme cela est grand et sérieux ! Quoique je n'aie sous la main aucun des Pères, cependant c'est déjà beaucoup que ma parole ne sorte point de leur route vraiment catholique. Daigne le Seigneur bénir mon bon peuple » (1) !

Vers l'automme de 1842, la cure d'Elton, dans le comté d'Huntingdon, vint à vaquer; et comme elle dépendait, pour la présentation du titulaire, du collége auquel appartenait W. Faber, le collége la lui offrit. Il déclina les premières ouvertures. On revint à la charge, comme pour le forcer à accepter. Il se décida, quoique avec bien des hésitations, mais d'après des motifs que nous ténons à rapporter, tels que sa correspondance nous les fournit.

« J'ai refusé positivement d'aller à Elton, il y a dix jours. Je ne consultais que mes répugnances intimes. Mais le Maître m'a forcé de réfléchir de nouveau sur cette proposition ; et, selon la maxime de Pusey, je sais que les événements ont d'autant plus le caractère providentiel, qu'ils sont moins combinés par nos recherches personnelles. De plus, ce qui me coûte le plus, c'est de subordonner en moi le poète au prêtre. J'ai bien senti, cet avent, que j'ai commis trop fréquemment la faute de laisser l'amour des lettres dominer celui des devoirs de ma profession. Avec un certain effort, je pourrais sans doute m'*abstenir totalement* de poésie. Mais, parce que c'est là mon principal talent, peut-être le seul, Keble pense que je ne dois pas le sacrifier d'une

(1) *Life and Letters*, p. 77.

manière absolue. Cette *tempérance* dans la culture de la poésie est bien difficile! Et cependant c'est un devoir pour un prêtre » (1). « Je vous ai souvent parlé du combat qui s'élève si fréquemment, dans mon cœur, entre le poète et le prêtre : de sa nature, la poésie est si *absorbante;* et, par elle-même, la vocation sacerdotale est si *exclusive!* Bien des fois, j'ai promis d'interrompre toute composition; puis la nature reprend le dessus et me fait manquer à mes plus saintes résolutions. L'autre jour encore, au milieu d'une tempête intérieure de ce genre, l'épitaphe de Chiabrera, composée par lui et gravée sur sa tombe, dans l'église Saint-Jacques, à Savone, m'est tombée sous les yeux :

Amico, io vivendo cercava conforto
Nel monte Parnasso :
Tu, meglio consigliata, cercalo
Nel Calvario (2)!

Jamais sermon ne m'a fait plus d'impression que ces quatre vers! Aussi, me souvenant que, jusqu'à aujourd'hui, je n'ai peut-être pas écrit une ligne directement en l'honneur de Jésus-Christ, j'ai fait immédiatement le vœu de consacrer un chant à célébrer le Calvaire; et je me suis mis tout de suite au travail » (3).

V.

Installé dans la cure d'Elton, le 2 avril 1843, M. Faber quitta, le lendemain, ses nouvelles ouailles pour commencer, sur le continent, un voyage dont il se promettait les plus utiles résultats. Il voulait voir l'Eglise catholique à l'œuvre; il voulait aussi, dans les pays catholiques et surtout à Rome, étudier les

(1) *Life and letters*, p. 169.

(2) Ami, pendant ma vie, j'ai cherché une consolation
Sur les hauteurs du Parnasse :
Toi, mieux inspiré, cherche-la
Sur le Calvaire. — *Life and letters*, p. 175.

(3) *Ibid.*, p. 174.

méthodes adoptées pour procurer le plus sûrement la sanctification des âmes, afin de pouvoir, au retour, transporter ces usages, ces *industries* pieuses dans l'Eglise anglicane, et contribuer ainsi à mener vers Dieu les paroissiens confiés à sa garde.

Nous ne pouvons citer les pages, tour à tour charmantes, sérieuses, enthousiastes, mystiques, dont M. Faber avait enrichi son *Journal*, pendant une première course fort longue, à travers la France et l'Italie. On nous permettra cependant de choisir et de rapporter ici quelques extraits, d'après lesquels on jugera du reste, et qui d'ailleurs, mieux que toutes les paroles, indiqueront la lente mais continuelle élaboration, par laquelle se préparait en silence la conversion, désormais prochaine, du jeune pasteur, sur qui le puséysme faisait reposer alors tant d'espérances.

Voici comment M. Faber parle d'Avignon, où il s'était arrêté quelques heures, en descendant le Rhône :

« Avignon est plus intéressant, à lui seul, que tout le paysage dont il est environné, et que l'on peut voir du haut du Palais des Papes. C'est un ensemble de rues étroites, tortueuses, pauvres, au dessus desquelles s'élèvent des tours découronnées, des murailles d'églises renversées, des ruines de maisons blanches. Le regard lit en quelque sorte, d'une manière sensible, que, sur ce coin de terre, si cher aux âges lointains, la Révolution a passé comme un torrent dévastateur, plus furieuse que le Rhône lui-même dans ses inondations redoutables... Le prêtre qui nous montra la tombe de Laure avait dans la physionomie je ne sais quoi de très attrayant. Il nous fit voir beaucoup d'églises et de couvents abandonnés qui, disait-il, avaient été réduits à cet état par la Révolution. Il parlait bas et tristement ; mais, bien que ses sentiments fussent aisés à deviner sous la douceur de son langage, il n'avait, pour caractériser ces violences, ni mots amers, ni reproches indignés. Il paraissait considérer les souffrances de l'Eglise, dans sa patrie, comme une humiliation passagère, permise par la Providence, et ne s'arrêtait pas complaisamment à l'autre aspect de son sujet, c'est-à-dire aux crimes dont s'étaient souillés les instruments employés par le Seigneur

pour infliger cette humiliation. Il semblait vraiment animé de cet esprit chrétien si nécessaire dans un homme d'église, mais si difficile à former en soi-même » (1).

M. Faber continue :

« J'ai besoin d'aller en Italie, non point comme un poète, un touriste, un rêveur charmé, mais comme un pèlerin qui voit en elle *une seconde Palestine*, la *Terre Sainte de l'Occident* » (2).

« Du bord du cratère de Baccano, j'ai aperçu le dôme de Saint-Pierre ! J'ai franchi le Ponte-Molle, là même où, par sa victoire sur Maxence, Constantin fit triompher le christianisme ! Le soir de ce jour, à la clarté de la lune, j'ai prié devant la tombe des Apôtres ! J'étais seul dans l'église métropolitaine du monde entier ! Il m'est impossible d'exprimer ce que j'ai senti » (3) !

VI.

Ainsi, le 9 mai 1843, Faber entrait à Rome, en pasteur anglican ; il devait en sortir, vers les premiers jours de juillet, avec la résolution d'abjurer l'Anglicanisme et de devenir catholique. Ses combats furent rudes ; il disait lui-même, plus tard, que ce voyage avait été, pour lui, rempli de souffrances physiques et morales, et que jamais il ne saurait rendre combien son âme y avait été mise à de cruelles épreuves. En même temps, il s'accablait d'études laborieuses, consacrant à la théologie jusqu'à sept et huit heures par jour.

D'un côté, il ouvrait son intelligence et son cœur à tous les souffles qui pouvaient jeter en son âme le germe d'une conviction sérieuse et raisonnable : se promettant à lui-même que « ni le mépris, ni la crainte de compromettre sa situation ou ses intérêts, ne l'empêcheraient d'aller dans la voie que la conscience lui indiquerait ». D'un autre côté, il aimait tendrement *son* Eglise, cette Eglise anglicane, dont il était membre et pasteur,

(1) *Life and letters*, p. 94.
(2) *Ibid.*, p. 180.
(3) *Ibid.*, p. 185.

et à laquelle il lui répugnait d'entendre contester le droit de s'appeler elle-même catholique.

« J'ai mis de côté tous les autres arguments. Il n'y a réellement qu'une chose à prouver ; il faut savoir si l'union avec le Saint-Siége est la condition absolument requise pour reconstituer l'*être* d'une Eglise chrétienne ; car, à vrai dire, je ne puis nier que cette union ne soit nécessaire au *bien-être* de toutes les Eglises..... » (1).

« Vous devez vous rappeler que l'Eglise anglicane n'est point protestante ; dans l'une de ses Convocations régulières du siècle dernier, elle a rejeté ce nom doctrinalement, par la voix de ses chefs, en obligeant même chacun de ses membres à repousser cette qualification hérétique. Il y a sans doute trop de protestantisme mêlé à l'Eglise anglicane ; je ne suis point assez hardi pour le nier. Mais on ne peut pas non plus dire trop *ouvertement*, affirmer trop haut que ce protestantisme est un élément étranger, contraire au véritable esprit de notre Eglise, condamné par elle, qui peut en être séparé : absolument comme le démon est séparable de la malheureuse victime dont il a pris possession » (2).

« Prendre ou supporter le nom de *protestant*, alors que notre propre Eglise le réprouve, ce serait désobéir à cette même Eglise, ce serait même, si on le faisait *sciemment*, commettre un péché *mortel*. Plus nous nous laisserions aller à dissimuler à cet égard notre conviction sincère, plus aussi nous verrions s'accroître le nombre de ceux qui abandonneraient l'Anglicanisme et s'en iraient vers Rome ! Ne perdez pas cette lettre, ne la détruisez pas ; si Dieu prolonge nos vies de la durée d'un quart de siècle, tous nos doutes seront éclaircis par les événements. Le protestantisme périt. Ce qu'il renfermait de bon va, par la miséricorde de Dieu, enrichir les greniers du père de famille ; ses éléments mauvais achèvent de se corrompre dans le blasphème et l'incrédulité. L'issue de la crise actuelle fera voir si

(1) *Life and letters*, p. 191.
(2) *Ibid.*

notre Eglise est quelque chose *de plus* qu'une forme du protestantisme, quelque chose de supérieur et de plus large, si elle est vraiment une Eglise. Que si elle ne l'est point, Dieu nous soit en aide; il faut aller à Rome! Que si elle est une véritable église, *ce que je crois*, alors nous sommes catholiques, alors nous possédons le sacerdoce et les sacrements de l'unique Eglise du Christ, sans qu'il soit nécessaire de plier et de courber nos consciences devant ce que la Rome des papes a cru devoir ajouter au premier plan de l'édifice spirituel. Ma vie entière, Dieu aidant, sera une croisade contre l'hérésie *diabolique* et détestable du protestantisme, dont le nom lui-même a été publiquement et *autoritativement* repoussé par mon Eglise. L'Arianisme, le Pélagianisme, les autres hérésies sont redoutables, sans doute; elles ont perdu les âmes; mais le protestantisme est l'œuvre capitale du démon. Cette bête farouche a fait irruption dans les pâturages de l'Eglise anglicane; il faut l'en chasser. Selon mes faibles moyens, je m'y emploierai, parce que *je doute* du salut des protestants, et que mon office est de sauver les âmes » (1)!

L'Anglican qui pensait ainsi ne pouvait pas demeurer insensible aux splendeurs surnaturelles de la Rome chrétienne; et d'avance, on aurait pu prévoir ce qui se passerait en lui, lorsque la majesté sereine et douce du vicaire de Jésus-Christ lui apparaîtrait. Aussi, ne sommes-nous point surpris que deux scènes surtout l'aient vivement impressionné, et peut-être aient emporté ses derniers doutes. Ecoutons-le :

« Jeudi dernier, le Pape célébrait l'Ascension à Saint-Jean-de-Latran, l'Eglise mère du monde, comme on la nomme ici, et la cathédrale de l'Evêque de Rome. Quelle cérémonie! Quelle vue! je m'étais glissé jusqu'au bas de l'autel, dans l'enceinte formée par la haie des gardes suisses. Lorsque le Pape Grégoire (XVI) descendit de son trône, s'agenouilla devant l'autel, et que tous, avec lui, nous fléchîmes le genou, je contemplai la scène la plus touchante dont j'aie jamais été le témoin. Les robes

(1) *Life and letters*, p. 191.

rouges des cardinaux prosternés, la pourpre du vêtement des prélats inférieurs, les soldats agenouillés, la foule mêlée de tous les rangs et de tous les états, la magnificence de la prodigieuse Basilique, *la présence invisible des grands souvenirs dont elle est pleine ;* au centre de tout cela, ce vieillard, en ornements blancs, courbé jusqu'à terre pendant l'élévation du corps du Seigneur, et puis ce silence de mort ; — oh ! quelle vue ! S. Augustin disait qu'il eût voulu voir le triomphe d'un général romain. Son désir aurait été satisfait, s'il avait vu la pompe de jeudi dernier, s'il avait contemplé le saint Pape Grégoire (car ce pape est vraiment un saint) dans l'Eglise de Latran » (1).

Près de vingt jours après, le 17 juin 1843, M. W. Faber racontait, dans les termes suivants, à M. J. Morris, son intime ami, l'entrevue qu'il venait d'avoir au Vatican :

« Nous avions attendu, près d'une demi-heure, dans le couloir de la bibliothèque vaticane, lorsque le Pape arriva : un prélat lui ouvrit la porte, et demeura lui-même en dehors de la salle. Le Pape resta seul, tout vêtu de blanc, parce que le blanc est la couleur pontificale. En entrant, je me mis à genoux ; puis, une seconde fois, à quelques pas de lui ; enfin, pour la troisième fois, tout près de sa personne. Il me tendit sa main ; mais je voulus lui baiser le pied, parce qu'il me sembla puéril d'affecter le refus d'un hommage, auquel il est accoutumé. Avec le Dr Baggs pour interprète, nous eûmes une longue conversation. Il parla de la suspense, dont on avait frappé le Dr Pusey, pour avoir défendu la vraie doctrine sur l'Eucharistie, avec étonnement et chagrin. Puis, s'adressant directement à moi, il me dit : — « Vous ne devez pas vous tromper vous-même, d'un côté par vos aspirations vers l'unité, de l'autre par une vaine attente que votre *Eglise* donne le signal du mouvement vers nous ; songez à votre âme » ! — Je répondis alors au Pape que je craignais d'agir par volonté propre et par jugement *individuel.* — « Mais, reprit-il, dans l'Eglise anglicane, vous n'êtes que des individus ;

(1) *Life and letters,* p. 192.

vous n'avez qu'une apparence extérieure d'unité, à quoi vous ajoutez de vivre tous sous l'autorité de la reine. Vous savez bien que je dis vrai ; vous savez comment chez vous toutes les doctrines sont librement enseignées. Vous avez de bons désirs. Que Dieu les fortifie. Pensez à vous-même et à votre salut ». — Puis, comme le Pape mettait ses deux mains sur mes épaules, je m'agenouillai. Grégoire XVI appuya ses mains sur ma tête, et m'adressa ces paroles : «Puisse la grâce de Dieu correspondre à vos bons désirs ; puisse-t-elle vous délivrer des embûches de l'Anglicanisme et vous amener à la seule véritable Eglise». — Je fondis en larmes. Ah ! je n'oublierai pas ce 17 juin 1843 (1) » ! Celui qui accompagnait M. Faber dans son audience privée a raconté que, au moment où Grégoire XVI entendit annoncer que ce visiteur arrivait d'Angleterre, il s'écria par deux fois : *Inghilterra*, *Inghilterra !* et se mit à pleurer. — O saintes larmes de nos Papes ! de quel prix vous êtes devant Dieu !

§ IV.

I. — LA VIE PASTORALE.

Rome avait donc conquis l'âme de M. Faber. Catholique de cœur, plus encore qu'il ne le croyait lui-même, il avait eu, deux fois, « la tentation de prendre son chapeau, pour s'en aller au collége anglais et abjurer ». Il avait résisté. Bien plus, attiré de cœur vers toutes les pratiques de notre culte, il avait renoncé à invoquer la sainte Vierge et les Saints, parce que l'un de ses amis, fervent puséyste, lui avait déclaré que cette invocation était inconciliable avec les principes de l'Eglise anglicane. « J'avais coutume, écrivait-il, de prier les Saints, — et cette habitude m'était douce. Vous m'avez dit que vous ne jugiez pas cette coutume en rapport avec notre système religieux. Aussitôt j'ai cessé ; car, grâce à Dieu, je veux obéir en tout, tant que je le pourrai ».

(1) *Life and letters*, p. 196.

Cette lutte entre les ténèbres, familières à son âme depuis l'enfance, et la lumière catholique, que chaque jour faisait d'avantage resplendir devant lui, cette lutte était pour M. Faber une grande souffrance. Il l'avouait à un ami :

« Si nous ne sommes pas dans la vraie Eglise, nous pouvons espérer, tant que nous demeurons dans le doute, que, purifiés par l'efficacité de la miséricorde suprême, c'est-à-dire par le purgatoire, nous serons greffés enfin sur le corps du Christ. Mais si nous allons au-delà du doute, alors que faire? Vous me répondrez : il faut souffrir, il faut souffrir, il faut souffrir. Si cela est vrai, je n'ai qu'à marcher droit devant moi; au moment voulu, Dieu me manifestera le chemin.

« Quand j'espère prier, quand, sans paroles, je veux me mettre à genoux et adorer la présence de Dieu, quand je m'efforce d'aimer le Christ ou de méditer sur la passion, je ne vois que brouillards et nuit profonde. Je pense alors que la vie spirituelle commencera pour moi, seulement lorsque je serai dans la véritable et unique Eglise. Suis-je sûr d'y être? — Et si nous n'y sommes point, à quoi bon nos efforts? Devant nous, se révèlent les caractères de la vraie Eglise, sa catholicité, son unité, sa sainteté, sa fécondité et son apostolat, ses miracles, ses saints, ses traditions antiques? En un seul siècle, tandis que nous languissions dans la sécheresse et l'indifférence, l'Eglise Romaine a eu pour enfants ces illustres saints : Philippe de Néri, Charles Borromée, François Borgia, François Xavier, François de Sales, Ignace, Félix de Cantalice, Louis de Gonzague, Camille de Lellis! Nous prions en vain, tant que nous ne nous sommes pas humiliés devant l'Eglise, manifestée par des preuves aussi éclatantes. Nous nous confessons; c'est en vain. Nous communions; c'est sans fruit. En dehors de cette Eglise unique, tout n'est que fantômes, que mensonge!

« Voilà les tristes pensées qui m'assiégent! Et si, à de rares intervalles, plus calme je m'écrie : *Amore amoris tui mundo moriar, qui amore amoris mei dignatus es in cruce mori;* aussitôt se présente à moi cette question redoutable : Pourquoi ne sommes-nous point dans l'Eglise à laquelle appar-

tenait le saint, qui a, le premier, formulé ce cri d'amour et qui a vécu de ces pures ardeurs? »(1)

De retour à Elton, M. Faber résolut de se consacrer tout entier à ses devoirs de pasteur et de ne point songer à quitter l'Anglicanisme, avant d'avoir essayé de concilier, avec son respect pour l'Eglise à laquelle il appartenait, la pratique des œuvres de zèle, que les pays catholiques lui avaient appris à connaitre. Son but était de régir la paroisse d'Elton « selon l'esprit de S. Philippe de Néri et de S. Alphonse de Liguori » (2).

Bien éloigné par conséquent de la tendance, devenue plus tard comme le centre et le cœur des *Ritualistes*, il ne s'inquiéta guère de rien changer aux habitudes, adoptées d'après les rubriques du *Prayer-Book*, pour la célébration de l'Eucharistie ou la réception des sacrements; il s'exprimait même, à cet égard, avec une certaine vivacité :

« Soyons des hommes, écrivait-il, et non des rêveurs. On ne peut mêler ses rêves à la religion, sans la profaner. Tant disputer sur l'autel, les cierges, le tabernacle, la crédence, la piscine, les sellettes, les postures à tenir ici ou là, et ne pas mettre d'abord sa diligence à bien instruire le peuple sur les saints mystères de la foi; ne le point accoutumer à être pénétré de la présence de Dieu, de la réalité du sacrifice ou de la communion, — qu'est-ce, après tout, si ce n'est de la puérilité; et une puérilité qui dégénère aisément en profanation, par cela seul qu'elle s'applique aux plus saints objets?... Quel abus étrange, quelle pitoyable ironie de tant combattre pour arriver, en fin de compte, à jeter sur la noble figure du catholicisme, vrai, sérieux, immortel, quelque vieille forme d'ornement dont notre imagination s'est entêtée? Hélas! le *sentiment* est plus commode que l'action.

« ... Le monde a été instruit autrefois par un saint homme que, dans le christianisme, il n'y a rien qui soit purement extérieur; la valeur des formes qu'il emploie pour le culte est

(1) *Life and letters*, p. 280.

(2) *Ibid.*, p. 212.

tout entière dans la fidélité que ces formes mettent à exprimer ses doctrines les plus mystérieuses : et le pauvre paysan qui, faute d'instruction, s'approche de l'autel sans confession préalable, possèdera-t-il mieux la doctrine religieuse, parce que le ministre sera vêtu d'ornements nouvellement taillés sur les patrons du moyen-âge?... Quel crime de *jouer à la messe*, de préférer le costume à la vérité substantielle, de sacrifier l'intérieur à l'extérieur, d'étonner le pauvre au lieu de l'instruire ?... Ce n'est pas le chemin pour revenir au catholicisme ; c'est une manière d'être protestant, pire que celles que nous connaissions. L'austérité est la mère de la beauté ; il n'y a même de vraie beauté que celle qui naît ainsi » (1).

Cependant M. Faber n'était point exclusif, même sous ce rapport ; et il prit longtemps beaucoup de peine pour arriver à former un chœur, afin de célébrer, par des chants mieux exécutés, le culte du dimanche et des jours de fête.

Mais ses soins principaux étaient pour le développement de la piété intérieure dans l'âme de ses chères ouailles. Il leur recommandait et publiait à leur usage de petits traités sur le Sacré-Cœur, l'examen de conscience et d'autres pratiques de dévotion, à peine connues en dehors du catholicisme. Son zèle fut couronné de succès. Elton comptait un peu moins de mille âmes, parmi lesquelles il y avait près de quatre cents *Dissenters*, extrêmement violents et qui n'avaient pas tardé à soupçonner les tendances du nouveau pasteur vers les opinions romaines. En moins d'un an, la chapelle méthodiste fut comme abandonnée, tandis que l'Eglise paroissiale se remplissait.

M. Faber attira son peuple à la pratique de la confession et de la communion hebdomadaires. Il avait formé, parmi les jeunes gens, une sorte de communauté, qui, toutes les nuits, se rassemblait, pendant une heure, dans la *Rectorie* et y consacrait ce temps à la prière, surtout à la récitation d'une partie du psautier. La veille des grandes fêtes, cette heure d'oraison se prolongeait très avant, et chaque membre du petit troupeau donnait,

(1) *Life and Letters*, p. 213, tiré de la préface de la *Vie de S. Wilfrid.*

à tour de rôle, la discipline à ses confrères. Pendant le jour, ces chrétiens plus fervents se groupaient sous le patronage de S. Joseph et visitaient les malades pauvres.

On peut aisément se figurer les résultats amenés par une manière d'administrer, si nouvelle au sein de l'Anglicanisme. Les habitants d'Elton changèrent totalement leurs habitudes. Les plus désordonnés furent gagnés eux-mêmes par les saints exemples du Recteur ; et, brisant courageusement avec leurs manières dissipées et tapageuses, ils se rangèrent à des pratiques régulières de dévotion, que venaient tempérer ensuite d'honnêtes divertissements.

(La fin au prochain numéro.)

ROV. DE CABRIÈRES.

PÉDAGOGIE CHRÉTIENNE. — GERSON.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE CONSIDÉRATION.

Où l'auteur présente sa défense, et prie ses détracteurs de le laisser, quoique indigne, conduire les enfants au Christ.

« Si quelqu'un est tombé par surprise dans quelque péché, vous autres, qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, chacun de vous faisant réflexion sur soi-même, et craignant d'être tenté aussi bien que lui ». (Galat., VI, 1.)

« L'art des arts est de diriger les âmes » : voilà une maxime qu'une grande expérience a dictée. Il est cependant plusieurs hommes qui, de notre temps, osent exercer cet art, sans en avoir la science : ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Aussi aurions-nous tort de nous étonner que tant de ruines nous menacent. D'autre part, on regarde l'exercice de cet art comme indigne d'un théologien ou d'un savant distingué, d'un personnage constitué en dignité ecclésiastique. De là vient qu'on me reproche avec une amère dérision de m'abaisser à une telle œuvre, en m'occupant des enfants. Manière de penser fort déraisonnable ! C'est ainsi que les disciples de Jésus, encore très peu familiers avec les choses célestes, crurent devoir éloigner de leur maître les enfants qu'on lui présentait : selon eux, un si grand docteur ne pouvait, sans déroger, descendre à un si humble ministère. Mais un pareil sentiment est réfuté avec éclat par l'exemple de J.-C., ainsi que par la parole de l'Apôtre citée plus haut. L'Apôtre veut que, pour redresser les autres, l'on soit spirituel, animé de l'esprit de douceur, et que l'on réfléchisse sur soi-même, de peur d'être tenté à son tour. De tels direc-

teurs sont rares, si rares qu'on en est dans la stupeur. Pour être spirituel, il faut juger spirituellement de toutes choses ; il faut avoir appris par ses propres souffrances à compatir aux souffrances d'autrui ; il faut chercher, non son intérêt particulier, mais l'intérêt de Jésus ; il faut être rempli de charité, d'humilité, de piété, vivre par la pensée dans le ciel, et, comme les Anges de Dieu, ne se laisser émouvoir ni par les bénédictions, ni par les malédictions ; il faut encore, pendant que les mains travaillent en bas, maintenir le cœur dans les hautes régions et l'abriter ainsi contre toute influence délétère. Autrement, « à quoi bon gagner l'univers entier, si l'on perd son âme », si l'on ne suit pas ce précepte : « Aie pitié de ton âme, en te rendant agréable à Dieu ». (Eccli., xxx, 24). Il faut enfin que l'on reste insensible à la forme des corps, et que, retranché, pour ainsi dire, derrière les sublimités de la raison, l'on considère uniquement le prix et la beauté des âmes. Telles sont les conditions à remplir, pour être directeur, et directeur spirituel. Si vous ne les remplissez pas, si le moindre soupçon vous ôte la paix, si les menaces vous terrifient, si la gloire vous enfle, si la mauvaise réputation vous attriste, vous êtes charnel, vous n'êtes pas spirituel ; vous n'avez rien de ce qui est nécessaire pour relever les autres selon l'esprit de douceur.

A ce compte, comment se fait-il que, au lieu de m'accuser d'orgueil et de témérité, certains estiment humiliant pour moi de m'immiscer dans les fonctions des hommes spirituels, en cherchant à relever les enfants tombés dans le péché ? Suis-je donc ici autre chose qu'une tortue présomptueuse, qui veut s'associer aux oiseaux du ciel ? Grand est mon embarras. Parmi ceux-mêmes qui me sont bienveillants, il en est qui me gourmandent, ou qui gourmandent les enfants, pour les éloigner de moi ; et en cela, disent-ils, nous avons raison pour toutes sortes de motifs, et, entr'autres, pour les quatre suivants : — Entre vous et les enfants, il y a disparité de caractère et d'habitudes ; — la dignité dont vous êtes revêtu vous oblige à de plus hautes occupations ; — vous choisissez mal le lieu et le temps, lorsque vous donnez vos soins à l'enfance ; — enfin la chose est

tout à fait inusitée, et vous expose à une foule d'accusations calomnieuses.

Répondons en peu de mots à chacun de ces prétextes (1).

Il est vrai qu'entre les enfants et moi, il existe une grande dissemblance de caractère et d'habitudes. Néanmoins, si je veux leur être utile et les relever de terre, il est de toute nécessité que je diminue ma stature, pour les atteindre et les secourir. Majesté et amour ne vont pas bien ensemble sur un même trône. La majesté éloigne; mais l'amour attire. Pour attirer les enfants, et surtout pour ouvrir leur cœur à la confiance dans le sacré tribunal, il importe donc de leur faire sentir qu'on les aime, et, dans ce but, de se mêler à leurs joies et à leurs amusements, de les encourager dans leurs innocentes ambitions, d'éviter toute aigreur dans les réprimandes, de les convaincre par tous ces moyens qu'on leur porte une fraternelle et véritable affection. Voilà l'unique ressort du mouvement à imprimer dans le bien. Aussi l'Apôtre se fit-il tout à tous pour les gagner tous à J.-C. : fort avec les forts, infirme avec les infirmes, petit avec les petits. Il l'a dit lui-même : « Nous nous sommes rendus petit parmi vous, comme une nourrice remplie de sollicitude pour ses enfants ». (I. Thess., II, 7.) C'est avec cette mansuétude, avec cette humilité de cœur, puisée dans les exemples et dans la grâce du très doux et très humble Jésus, que l'Apôtre convertit le monde; que le disciple bien-aimé et bien aimant ramena un brigand fameux sur le chemin de la pénitence; qu'Ambroise engendra Augustin à l'Evangile; en un mot, que tous les pêcheurs d'âmes en ont retiré un nombre si infini des eaux bourbeuses de l'iniquité. Telle est la vertu de l'esprit de douceur. La douceur ou la charité ne craint ni de s'humilier ni de condescendre pour opérer le bien; et, lorsqu'il s'agit des enfants, elle n'hésite pas, malgré tous les Catons superbes qui la censurent, à se faire enfant avec eux pour les relever de leur infirmité, en leur inspirant peu à peu la force de Dieu même. Car, il est temps de le dire, c'est

(1) Nous ne ferons qu'analyser ces réponses.

là le seul dessein qu'on doit se proposer en se rabaissant à leur taille, en se conformant à leurs goûts. Chercher parmi eux je ne sais quel agrément, quelle récréation personnelle, amènerait tôt ou tard des excès funestes, tandis que ces excès sont impossibles, lorsque la pensée de Dieu et de son service inspire exclusivement ce genre d'humilité.

Venons-en au second prétexte. Il y est question de la dignité de ma charge. Ce qui précède suffit à montrer que cette dignité n'est nullement en péril. Quant à ce qu'on ajoute, que je devrais me livrer à de plus sublimes fonctions, j'ai une réponse toute prête. La voici : Qu'y a-t-il de plus sublime que de glorifier Dieu, que d'arracher à la dent du chien infernal les âmes des enfants, pour les planter, en quelque sorte, et les arroser dans ce jardin de l'Eglise, dont elles deviendront l'ornement et l'honneur, une fois que le Christ leur aura donné l'accroissement ? — Mais, me dit-on, vous obtiendrez bien mieux ce résultat par des prédications adressées à tout le monde ? — Oui, je l'obtiendrai avec plus de pompe, et non point avec plus de fruit. Le Christ a-t-il toujours cherché de nombreux auditeurs pour faire entendre sa divine parole ? N'a-t-il pas longuement parlé à une pauvre femme seule, à la Samaritaine ? Si je négligeais ce qui est de ma charge, vous auriez raison de me blâmer. Mais ma charge me laisse quelques loisirs : faut-il que je les consacre au jeu ou au repos ? Personne peut-être n'y trouverait rien à redire. Pourquoi donc me critiquer, si j'en fais un usage plus utile et plus salutaire ?

Pour répondre au troisième prétexte, que l'on tire du lieu et du temps, je me contenterai de dire que le temple, où s'assemblent les fidèles, est un lieu public ; dès lors, les instructions que j'y adresse aux enfants, les confessions des enfants que j'y reçois, ont ce caractère de publicité qui défie tout mauvais soupçon, en montrant que je ne poursuis aucun but blâmable, puisque je ne hais pas la lumière. D'ailleurs le Christ ordonne que nos œuvres brillent devant les hommes et que son flambeau soit mis sur le chandelier. Si quelques-uns se scandalisent de cette manière d'agir et la taxent de jactance, de gloriole ou d'hypocrisie,

qu'ils prennent garde à ce qu'ils disent. Il est certain qu'un tel scandale, reçu sans qu'on le donne, est purement pharisaïque, digne par conséquent de mépris. En effet, ni l'acte ni le lieu où il s'accomplit ne présente de sa nature une occasion de ruine spirituelle. Tant pis pour les yeux malades de jalousie ou d'orgueil que l'éclat du bien blesse et irrite! « Nous sommes la bonne odeur du Christ », s'écrie l'Apôtre .Mais qu'ajoute-t-il aussitôt? « Pour les uns, nous sommes une odeur de mort qui les fait mourir, et pour les autres une odeur de vie qui les fait vivre ». — Pour ce qui est du temps que j'emploie au soin de l'enfance, ce soin ne prend rien sur les devoirs de ma charge, comme je l'ai déjà dit. Mais quand on voit combien immense est la moisson du Père de famille et combien petit le nombre des ouvriers (je parle d'ouvriers capables, les incapables ne sauraient se compter; il en est beaucoup qui ne sont propres qu'à dévorer la moisson), on est forcé de convenir qu'aucun jour, qu'aucune heure ne devrait apporter de trève au travail de la récolte.

Le quatrième et dernier prétexte n'offre pas plus de solidité que les précédents. J'avoue que, dans l'œuvre de zèle entreprise par moi, je ne trouve personne à imiter parmi mes prédécesseurs; j'avoue donc que je fais là une chose inaccoutumée. Mais, dit le proverbe, « à chacun sa façon d'agir ». S'il n'était jamais permis d'innover pour le bien, la République irait fort mal ; elle n'irait même pas du tout, elle n'en aurait que plus de facilité à tomber en ruines. — Du reste, cette affaire, en ce qui me concerne, n'est ni impertinente ni extraordinaire. Je suis en règle avec l'évêque diocésain, dont j'ai sollicité et obtenu la permission; je suis en règle avec les maîtres dont ces enfants sont les élèves, et que je tiens au courant de mon ministère. Je suis en règle enfin avec les droits de ma charge et le mandement apostolique qui m'imposent la lourde responsabilité des Ecoles et des écoliers de Paris. La mission à laquelle je me dévoue n'a donc rien d'irrégulier, rien d'illégitime. Qu'on la juge comme on voudra, peu m'importe. Tout homme connu doit s'attendre à ce que ses actions ne soient pas toujours interprétées avec bienveillance.

Et maintenant, après avoir répondu à mes adversaires, je me tournerai de nouveau vers les enfants, objets de ma dilection, et je leur dirai : « Jusques à quand aimerez-vous l'enfance, la vanité, le mensonge? Venez sans crainte ; point d'embûches sur le chemin, point de serpent sous l'herbe ; venez à moi. Je ne désire pas vos biens temporels. Toute mon ambition est de vous enrichir des dons spirituels et d'acquérir moi-même auprès de vous et par vous cette magnifique richesse. Je vous partagerai le pain de la doctrine, et vous me secourrez de vos prières, ou plutôt nous prierons les uns pour les autres, afin que nous soyons tous sauvés. Ainsi nous réjouirons nos Anges ; ainsi nous obtiendrons miséricorde auprès de notre Père qui nous invite à nous approcher de lui. Oh ! que de grâces, que de consolations pieuses nous seront accordées dans ce séjour de misère, en attendant la gloire consommée qui nous unira éternellement, et vers laquelle doivent tendre les efforts des enfants selon l'esprit. Que nul ne vienne s'opposer à des efforts si salutaires ! que tous se rappellent cette invitation et cet ordre de l'aimable Jésus : « Laissez les enfants venir à moi ».

Ch. Laurent,

des Augustins de l'Assomption.

CORRESPONDANCE.

—

A mesure que le nombre de nos lecteurs augmente et que nos idées se répandent, nous recevons de tous côtés des témoignages d'adhésion et des encouragements, bien faits pour soutenir notre zèle et accroître nos espérances. Le meilleur moyen que nous ayons de remercier nos correspondants, c'est de donner à ces communications fraternelles, et même aux bienveillantes critiques qu'elles contiennent, une publicité dont elles sont dignes à tous égards.

Nous les enregistrons ici par ordre de dates :

« Château de Fontenailles, par Ecommoy (Sarthe).
« 5 août 1871.

MON RÉVÉREND PÈRE,

. . . .

Il n'est que trop facile aujourd'hui de se rendre compte de la profondeur du mal produit en France par le système d'instruction publique en vigueur. Les familles qui ont eu l'imprudence de se fier aux maîtres de l'Université (et combien s'y trouvaient en quelque sorte fatalement entraînées !) sont en droit, hélas ! de reprocher, avec une indignation mille fois justifiée, aux docteurs officiels d'avoir fait de leurs enfants des êtres sans caractère et des ignorants. L'ignorance est venue des méthodes et des programmes; l'abaissement des caractères est une suite nécessaire de la nuit des âmes, horrible résultat de l'anti-Christianisme. Tous ceux qui ont approché de la jeunesse dans les dernières

années avec dévouement ressentaient un effroi immense ; le mal grandissait, comme une inondation, d'heure en heure. A l'ouverture de chaque période scholaire, on constatait une véritable dépression des facultés de l'esprit, un ravage nouveau dans les régions de la foi et du cœur. Lorsqu'un devoir vous appelait près de ces groupes de jeunes élèves, atteignant la limite des études et s'essayant à la préparation des fameux examens, on reculait épouvanté du vide immense d'intelligences dépourvues des notions les plus élémentaires, promenées durant sept ou huit années à travers le champ des connaissances humaines, comme le voyageur auquel on eût fait, à grand renfort de vapeur, parcourir le monde entier, de nuit le plus souvent, et, en tous cas, sans lui laisser même, à la lueur du jour, le temps de rien voir. Ces adolescents, épuisés d'une course folle dont il ne restait pour eux, après la fatigue, rien autre chose que le dégoût, inspiraient, je le déclare (car Dieu m'a donné quelquefois mission, mon Révérend Père, de tendre la main à de tels infortunés), la plus profonde pitié; et l'on se demandait avec stupeur, en multipliant les efforts pour leur venir en aide, comment pourrait se réparer le ravage de leur être attaqué dans sa sève et atteint de cette peste cruelle appelée l'étiolement moral. Il n'existait qu'une seule chance de ranimer l'étincelle presque éteinte du bon sens, et la voici : chercher à réveiller les souvenirs des enseignements maternels et les notions du catéchisme. Si l'on y réussissait, le cœur engourdi recommençait à battre, l'esprit recouvrait une certaine vue, l'*entraînement* du candidat, suivant le triste mot en usage, était moins hideux et moins stérile. Puisse-t-on, sous le coup des châtiments présents, recouvrer le respect de l'intelligence humaine, et ne plus l'étouffer ou la pervertir sous prétexte de tout lui faire connaître !

Au point de vue de l'instruction, le mal a été général ; les établissements religieux et libres (et qui, sur ce terrain, en dehors de l'Eglise, revendiquait et pratiquait réellement la liberté ?) l'ont, eux aussi, subi dans une large mesure : ils se sont vus, en effet, obligés de céder à la pression des pères de famille, tout occupés des carrières publiques et demandant ou plutôt

exigeant que leurs enfants fussent particulièrement dirigés en vue des examens. Mais, chez les maîtres chrétiens, à côté d'un enseignement des lettres et des sciences faussé par les exigences officielles, restait intacte l'éducation. Il a été facile de voir dernièrement, à l'attitude de leurs élèves, tels, par exemple, les glorieux soldats de M. de Charette, s'ils ont été trempés pour la fermeté ou pour la mollesse, et chacun sait s'ils se rencontraient dans les cohues de fuyards ou parmi les héros. — « Croyez-vous donc, me disait, cet hiver, un gracieux jeune zouave, engagé de dix-neuf ans, que l'idée de la mort, si l'on ne regardait que la terre, à notre âge, ne remplirait pas l'âme d'effroi et de poignants regrets? Mais, après une bonne confession et l'Eucharistie reçue, le cœur est tourné vers le ciel; on sent en soi un mélange d'étonnante tendresse et d'inébranlable fermeté ».

En vérité, l'Etat devrait être bien las d'élever la jeunesse par lui-même en croyant l'élever pour lui-même; car je ne sache pas que, depuis plus de cinquante ans, les maîtres appartenant à l'Université dite de France aient formé autre chose que des ennemis des gouvernements qui les payaient et au nom desquels ils enseignaient. Voyez plutôt. La Restauration avait ses collèges royaux; on en sortait avec Béranger pour évangile. Louis-Philippe se plaignait, dans un discours prononcé à Versailles et qui eut un grand retentissement, de ce qu'on inspirait aux adolescents l'unique admiration des républiques antiques. Il est facile de compter aujourd'hui les amis que les lycées préparaient pour l'empire. Et peut-être, avec la moindre bonne volonté, découvrirait-on, sans beaucoup de peine, que, les années dernières, il se lisait plus d'exemplaires de *la Lanterne* et de *la Marseillaise*, sur les bancs des classes, que de vers de Virgile et d'Horace.

Que les pouvoirs qui désormais voudront vivre se donnent donc la peine d'examiner comment moururent leurs devanciers.

Le Livre des livres nous dit : « Nul ne peut servir deux maîtres ». Or, il en faut un à la jeunesse. Ou les hommes chargés de la diriger l'enverront à Dieu, qui est la vie, ou elle ira à Satan, qui est la mort. Si les puissants du moment choisissent

la vie, s'ils ne veulent pas expier eux-mêmes dans d'éternelles tortures le plus effroyable des homicides, la destruction des générations dans leur fleur, qu'ils laissent faire l'Eglise. Il faudrait sans doute quelque chose de plus ; car prêter une aide respectueuse et soumise à cette même Eglise, ne serait que l'accomplissement d'un impérieux devoir. Mais je voudrais voir seulement, à cette heure cruelle, les malheureuses gens ballottés par les révolutions ne pas gêner dans son œuvre une mère très douce et très tendre ; Dieu, la miséricorde infinie, leur tiendrait compte alors d'un premier pas de retour vers la voie droite, et bientôt, j'ose le croire, le mal reculerait devant le bien. Les choses, hélas ! n'en sont pas encore à ce point : les chrétiens doivent s'attendre, au contraire, à un redoublement d'entraves et d'amertumes de la part des affolés qu'ils veulent sauver ; raison de plus, pour agir avec une croissante énergie.

Ph. DE MONTENON.

Versailles, 14 août 1871.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

J'ai reçu, il y a quelques jours, le n° d'août de la *Revue de l'Enseignement chrétien*, contenant votre beau manifeste pour la fondation d'universités catholiques en France, à commencer par Nimes. *L'Univers* d'hier a achevé de reproduire ces nobles et spirituelles pages, qu'anime un souffle si fort de vaillance sacerdotale. Comme il est bien probable que c'est à votre amitié que je dois de les avoir lues un peu plus tôt, je vous remercie de cette haute jouissance, en même temps que je vous félicite, avec tous les catholiques, de votre magnanime tentative. Elle est digne de Mgr de Nimes, elle est digne de vous. S. E. le cardinal Pitra désirait que, à mon retour en France, après la Pentecôte dernière, je m'arrêtasse à Nimes, pour admirer de près le travail initial et fervent de l'œuvre, et déjà ses premiers

linéaments bénis. Je n'ai pu me donner cette joie. Votre discours m'en dédommage.....

A Rome, nous regrettions de voir l'archéologie biblique presque inconnue; en France, c'est l'archéologie chrétienne, nouveau monde de théologie et de poésie apostolique ou dérivant de source des Apôtres, qui nous réserve d'ineffables et très féconds ravissements; un peu partout, c'est la philosophie catholique, — celle du bon sens, d'Aristote, contrôlé par l'Evangile, avec le génie des Pères et des scholastiques, et le tact et la surveillance infaillible de l'Eglise — dont nous avons trop ressenti l'absence au Concile, nous, malheureux enfants de Descartes ou de Lamennais, que poursuivait l'héritage du sang paternel. Votre Université réparera tout défaut et s'enrichira de tout bien. —Elle sera la sœur aînée de plusieurs autres doctes filles de notre mère sainte, Rome. Puisque les rois ne veulent plus partager avec l'Eglise une si auguste —et qui fut tant glorieuse — paternité, il faudra bien se passer des rois. Mais la France, la terre première, la terre incomparable des universités, ne peut rester plus longtemps sans ses Universités catholiques. Nous sommes plus disgraciés, à cet égard, que l'Irlande ou la Pologne; nous avons subi, sans mot dire, des défaites bien autrement lamentables que Waterloo ou Sedan : le clergé français est condamné à rougir devant tous les autres clergés : que la mort de la science chrétienne finisse chez nous et que la résurrection commence. Heureux serez-vous toujours d'en avoir donné le signal !

Courage, mon Très Révérend Père, quelles que soient les épreuves, Dieu est avec vous, et tout ce qui a un cœur sacerdotal, chrétien, français, vous accompagne de ses prières et ne doute pas de votre triomphe, à l'heure dont Dieu garde en souriant le secret dans son sein.

Je suis votre bien respectueux et bien attaché serviteur en N. S. et en son Vicaire, *in Petra et Petro*.

V. Davin, ch. de Versailles,

Humble élève de Mgr de Nimes à la Faculté de théologie de Lyon, de plus en plus fier de son Maître.

Valence, le 16 août 1871.

MONSIEUR LE VICAIRE-GÉNÉRAL ET AMI,

Laissez-moi vous dire avec quelle douce satisfaction j'ai lu, dans *l'Univers*, votre admirable discours sur les universités catholiques et sur la nécessité urgente d'en instituer au moins une en France, pour y combler une déplorable lacune, et mettre ainsi notre pays (ce qui n'est pas trop exiger) au niveau de son humble voisine la Belgique, qui a su, grâce à l'entente de ses évêques et à la pieuse et patriotique générosité de ses enfants, créer à Louvain une institution de ce genre, que j'ai visitée dans tous ses détails, et qui est bien digne, je vous assure, d'exciter notre émulation.

La ville de Nimes, plus qu'aucune autre en France, réunit les éléments les plus favorables pour devenir le siége d'une Université franchement catholique, telle que vous la concevez et telle qu'elle devrait être. La haute influence que vous y exercez, ainsi que dans tout le diocèse, plus encore par votre valeur personnelle que par l'importance de votre titre de vicaire-général, y rendra possible, et peut-être même facile, une création de ce genre, que prêtres et fidèles appellent de tous leurs vœux. On ignore complètement en France ce que c'est qu'une véritable Université, avec ses facultés diverses et les colléges qui rayonnent autour d'elle. Nous autres, qui prétendons être *enviés* (style reçu) en toutes choses par toute l'Europe, nous aurions besoin de lui *envier*, à notre tour, beaucoup de bonnes et utiles choses qui nous manquent essentiellement. J'en parle *de visu*, ayant parcouru presque en entier cette première partie du monde. Quand sortirons-nous donc de cet imbécile chauvinisme qui nous tue?...

L'abbé JOUVE, *Chan, doyen.*

La Rougellerie, 16 août 1871.

Mon Très-Révérend Père,

Le premier numéro de la *Revue de l'Enseignement chrétien* vient par hasard de me tomber sous les yeux. Je me suis empressé de l'ouvrir, et je veux tout d'abord vous remercier de la vive satisfaction que m'a fait éprouver votre programme. Vous mettez le doigt sur la plaie et vous en indiquez le remède. Avec une vigueur et un à propos que les circonstances ne justifient que trop, vous stimulez le zèle des vrais enfants de l'Eglise, et vous leur criez : En avant! Puisse cet appel être entendu et réunir autour de vous de nombreux et dignes champions de la plus sainte des causes. Le patronage de votre éminent évêque, qui sans doute vous est acquis, ne contribuera pas peu à grossir les rangs de votre valeureuse et pacifique phalange.

Maintenant que je vous ai manifesté mes sentiments sur l'ensemble de votre belle œuvre, me permettrez-vous, mon Révérend Père, si petit et si obscur que je sois, de vous soumettre, avec la même franchise, quelques observations sur son titre et sur son esprit?

Le mot *Ligue* me semble mal sonnant. D'abord, au lieu d'avoir en lui-même une signification chrétienne, généreuse, élevée, il exprimerait plutôt une idée de coalition et d'hostilité. En second lieu, il réveille de fâcheux souvenirs et pourrait être relevé avec malveillance par ceux qui nous accusent de vouloir faire revivre de vieilles institutions et d'anciens partis. Vous n'ignorez pas, mon Révérend Père, quelle est la puissance des préjugés et des mots.

Les ennemis de la religion lui dérobent ses termes les plus sacrés pour les inscrire sur leur drapeau, et c'est souvent par ce moyen qu'ils séduisent les masses. Votre conseil de rédaction le constate par la plume du R. P. Picard (page 12, dernier para-

graphe). M. Allemand, rédacteur en chef, présente, de son côté, des considérations on ne peut plus judicieuses sur l'altération du sens des mots (page 23, premier paragraphe). Pourquoi donc n'userions-nous pas, nous, de ces mots qui nous appartiennent et qui révèlent si bien les sentiments qui nous animent et le but que nous poursuivons ?

Au lieu de *Ligue* catholique, n'aimeriez-vous pas mieux : *Association*, ou *Alliance*, ou *Fraternité*, ou *Union* catholique ?

Il me semble d'ailleurs que tout ce qui indique l'unité, la fraternité, indique par là-même l'esprit de Jésus-Christ : *Deus charitas est... Ut sint consummati in unum.— Unum ovile et unus Pastor*. Or, c'est cet esprit qui doit être le nôtre, et il importe qu'on le sache. Le mot d'*Association* semble être venu tout naturellement sous la plume de M. Picard (page 11, lignes 1 et 18). Quant à moi, mes préférences seraient pour *Alliance* ou *Union* catholique, un des deux.

Je n'aimerais pas qu'on parlât d'ennemis, de luttes, de guerre, de ruines, de triomphes, comme dans les phrases suivantes :

» La plus grande ennemie de Rome chrétienne, de l'Eglise, c'est l'Université, et c'est pourquoi nons venons jeter le cri : *Delenda carthago...* » (Pages 5, 6). — « L'heure est venue pour eux (les catholiques) de poursuivre leurs ennemis, de ruiner leurs diaboliques institutions et de fonder des œuvres nouvelles pour assurer et perpétuer ce triomphe » (Page 11). — « Guerre à la Révolution » (Page 12). — « La Ligue ayant pour but la guerre à soutenir contre la Révolution... » (Page 13).

Sans doute, comme les Israélites, nous devons tenir la truelle d'une main et de l'autre l'épée ; car nous avons à reconstruire et à repousser les assaillants ; mais nous devons nous borner, ce me semble, à cette attitude défensive exprimée dans cette phrase de la *Revue* : « Jamais agresseurs, ils (les catholiques) ne feront qu'user du droit de légitime défense » (Page 11). Il eût peut-être été plus sage de s'en tenir à cette déclaration. En-

core cette manière de dire pourrait-elle porter à croire que nous songeons à nous défendre nous-mêmes. Non ; il importe qu'on sache que nous sommes personnellement hors de cause et que notre unique ambition est de nous consacrer, de nous dévouer à la défense et au triomphe de la vérité, de la justice et de la vertu. Notre devise doit être celle-ci : *Ad finem fortiter, suaviter disponens omnia.* Disons bien haut et prouvons que notre but est de faire régner dans le monde le progrès, la liberté, la paix, la fraternité, en y faisant régner, avec la sainte Eglise, Jésus-Christ qui est la lumière du monde, Jésus-Christ qui est la voie, la vérité et la vie, comme le dit la *Revue* (p. 11).

Nier, mentir, démolir : voilà le grand travail de l'impiété. Le nôtre est d'affirmer et d'édifier. Comme vous le dites fort bien, mon Révérend Père, notre programme est tout tracé par la doctrine de l'Eglise, le *Syllabus*, les décrets du Concile.

A l'erreur, opposons la vérité, aux mauvaises institutions les bonnes ; en un mot, repoussons le mal par le bien, selon le conseil de S. Paul : *Vincere bono malum.* Le rocher ne se précipite pas sur les vagues pour les repousser ; il reste ferme et immobile ; ainsi devons-nous faire, ayant la foi pour soutien.

En ce qui touche l'Université, mon avis serait que l'on s'appliquât à démontrer la nécessité et les avantages d'une instruction solidement chrétienne, et, comme conséquence, la nécessité de fonder une Université catholique. Faire appel à la religion, à la liberté des pères de familles. Constater, pièces en mains, que l'enseignement libre, malgré les faibles ressources dont il dispose et les obstacles sans nombre qu'on lui suscite, lutte avantageusement de succès avec l'enseignement officiel. — M. Jules Simon, dans une récente circulaire adressée aux recteurs d'académie, disait : « Les résultats de l'enseignement libre sont presque partout supérieurs à ceux des établissements qui dépendent de nous ». A plus forte raison si cet enseignement, dégagé de toute entrave et à l'abri de la malveillance, pouvait se recruter et se développer librement à tous les degrés.

Je m'arrête dans ces réflexions déjà trop longues. Dieu peut

sauver la France en l'arrachant à l'anarchie et en la replaçant sur ses bases; j'espère qu'il le fera bientôt. Mais restera pour la France à se maintenir et à progresser. Or, il est évident qu'il lui faut pour cela une éducation chrétienne. Le mal est dans les âmes; les cœurs sont pervertis, les intelligences sont dévoyées, tous les principes sont renversés, toutes les idées, toutes les plus simples notions sont faussées, travesties, dénaturées. Evidemment, c'est là-dessus que doit se concentrer tout le travail réparateur.

A défaut d'autre concours, je promets à votre belle œuvre celui de mes prières et de mes efforts pour la faire connaître et lui concilier le plus de sympathies possible.

Daignez agréer, mon Très Révérend Père, l'expression du profond respect avec lequel je suis,

Votre très humble et très dévoué serviteur,

Eugène Boyer,
Prêtre.

Au château de la Rougellerie, canton de Lamotte-Beuvron.
(Loir-et-Cher).

Ajain, le 17 Août 1871.

Mon Révérend Père,

Je viens de lire, dans la *Revue de l'Enseignement chrétien*, dont la réapparition m'a réjoui, le discours que vous avez prononcé le 29 juillet. Laissez-moi vous remercier plus encore que vous féliciter de cet acte de courage. Tout ce que vous avez dit, je le pense depuis trente ans, et sans doute bien des prêtres, bien des catholiques qui se taisent le pensent avec moi. Il est des situations où l'on est réduit à gémir en secret et à attendre en silence l'heure providentielle où une voix autorisée criera sur les toits ce que l'on a répété mille fois à l'oreille de ceux dont on est entouré.

Puissent, mon Révérend Père, vos vœux si catholiques et si français recevoir leur réalisation prochaine ! Puisse votre cri d'alarme réveiller ceux qui dorment encore malgré tant de solennels avertissements ! Puisse le grand évêque de Nimes prendre l'initiative de la fondation d'une université catholique ! Il est digne d'une telle gloire ; son passé l'a préparé à cette grande mission. Ne semble-t-il pas qu'en lui donnant les collaborateurs dont il est environné et en ajoutant ce secours à ses talents et à ses vertus, Dieu lui a inspiré le désir de rendre à l'Eglise et à la France ce dernier et incomparable service ?

Agréez, mon Révérend Père, avec ma plus entière adhésion aux idées de la *Revue de l'Enseignement chrétien*, la promesse de ma modeste souscription pour la fondation de l'Université catholique et l'hommage de mon religieux et profond respect.

Votre très-humble et reconnaissant serviteur,

BERTRAND,

Supérieur du Petit-Séminaire d'Ajain (Creuse).

Adhésions de la Presse.

—

Nous sommes bien en retard pour témoigner notre gratitude aux nombreux organes de la presse qui ont bien voulu, les uns saluer fraternellement la réapparition de *la Revue de l'Enseignement chrétien*, les autres adhérer à ses doctrines et à son programme.

Le Messager de Toulouse, *l'Impartial du Finistère*, *l'Écho de l'Ardèche, la Gazette de Nimes, le Conservateur d'Auch*, *l'Union Savoisienne*, *le Courrier du Jura, le Patriote catholique de Mont-de-Marsan*, *le Peuple* de Saint-Affrique, *l'Ami du Peuple de Fribourg* en Suisse, *l'Océan* de Brest, *le Phare du Peuple* de Lunel, *la Fraternelle* d'Alais, *le Drapeau national* d'Alais, *l'Ordre et la Liberté* de Caen, ont tour à tour gracieusement recommandé la *Revue* à leurs lecteurs.

L'Univers de Paris a bien voulu, dans un article assez étendu, faire connaître le plan de notre œuvre et lui accorder le patronage de son importante publicité.

La Revue du Monde catholique, *la Revue religieuse de Rodez et de Mende, la Semaine religieuse de Nimes* et celle de *Lyon* ont bien voulu parler aussi de la *Revue.*

N'ayant pas sous les yeux, en ce moment, la collection des nombreux journaux et revues avec lesquels nous faisons échange, nous oublions sans doute plusieurs de ces feuilles amies. Qu'elles veuillent bien agréer toutes, sans exception aucune, l'expression sans doute de notre reconnaissance, mais aussi de l'espoir que la presse catholique tout entière marchera désormais unie. Serrons nos rangs, soutenons-nous ; faisons, les uns pour les autres, dans un but de propagande chrétienne, ce que nos ennemis font si bien dans l'intérêt de la révolution : soyons prodigues de publicité désintéressée, toutes les fois qu'il s'agira de défendre les droits de Dieu et de son Eglise. L. All.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Quelques conseils a l'élève chrétien, par un *Ancien supérieur de Petit-Séminaire* (Toulouse, Ed. Privat, Libr.-Edit., rue des Tourneurs, 45. — Paris, J. Albanel, Libr., rue de Tournon, 15.)

Ce livre est destiné aux élèves des Petits-Séminaires et des Ecoles secondaires catholiques. L'auteur, ne pouvant plus, à cause de graves infirmités, prendre une part active à l'éducation de la jeunesse, a voulu cependant y coopérer selon la mesure de ses forces, en composant ce livre, petit par le format, mais immense par les matières pédagogiques qui s'y trouvent traitées. Il serait infiniment désirable que cet ouvrage, aussi remarquable par le style que par la doctrine et l'utilité pratique, se répandît dans les écoles et pensionnats pour l'avantage de leurs élèves et des maîtres qui les conduisent. Les élèves y apprendront à se connaître eux-mêmes; les maîtres, qui seraient jeunes encore, y acquerront l'expérience du cœur des enfants, et, s'ils sont prêtres, l'art difficile de leur direction spirituelle.

Partant de ce principe, d'autant plus vrai qu'il est surnaturel et révélé, que nul ne saurait en lui-même corriger les suites du péché originel, ni pratiquer les vertus nécessaires au salut, sans l'Eucharistie; que l'Eucharistie se fait ordinairement précéder de la confession; et qu'il n'y a pas de bonne confession sans un bon examen de conscience, — l'auteur s'attache surtout, dans une première partie, à montrer aux élèves comment, dans leur condition, ils peuvent pécher contre les commandements de Dieu et de la sainte Eglise notre mère. Chemin faisant, il trouve plus d'une occasion de les prémunir contre les idées et les préjugés modernes, qui sont si anti-chrétiens, de jeter de vives et hautes énergies dans leur caractère, de leur inspirer une piété virile et généreuse, de les exhorter aux luttes et aux victoires morales; en un mot, de les exciter à chercher avant tout Jésus-Christ et sa justice, et à regarder tout le reste comme un accessoire dont ils ne doivent se préoccuper que selon l'esprit chrétien. — Dans une seconde partie, l'auteur a réuni un certain nombre de réflexions et de conseils, qui ne se rattachaient pas directement à la matière de l'examen de conscience. — Enfin, il

a cru utile de proposer aux méditations des jeunes gens les passages de l'*Imitation de Jésus-Christ* les plus en rapport avec leur intelligence des choses spirituelles, et les mieux appropriés à leurs besoins.

Voilà ce que contient ce petit livre. Sous une forme ou sous une autre, mais toujours avec un tact remarquable, il touche à ce qu'il y a de plus ordinaire et de plus essentiel dans la conduite des élèves. — Puisse un grand nombre de ces derniers le lire et le goûter, comme il le mérite. Les sacrements n'en seraient que mieux fréquentés dans les collèges catholiques, et la grâce de Jésus-Christ viendrait, aussi prompte qu'abondante, rendre facile l'œuvre, si malaisée par le temps qui court, de l'éducation chrétienne de la jeunesse.

C. L.

De la liberté de l'enseignement en France. Mémoire adressé à l'Assemblée nationale. In-8. — Lyon, Josserand, éditeur. — Prix : 1 fr. 50.

Plus d'enseignement de l'Etat ; abolition de l'Université, telle qu'elle a été constituée par le premier empire ; liberté rendue enfin aux pères de famille, aux villes, aux départements, à l'Eglise catholique surtout, de créer des établissements d'instruction primaire, secondaire et supérieure, soumis uniquement aux lois générales : voilà ce que réclame l'auteur de ce Mémoire adressé aux représentants de la France. Il y parle avec une franchise voisine quelquefois de la rudesse, mais qui a, du moins, l'avantage de ne jamais trahir la vérité. Après avoir établi les principes, il discute les faits : il montre l'insuffisance des lois existantes ; il dévoile le caractère anti-religieux et anti-social de l'enseignement universitaire ; il indique, dans un projet de loi rapidement esquissé, comment on pourrait organiser, à tous les degrés, la liberté d'enseignement, sans tomber dans le désordre et l'anarchie.

Nous engageons vivement les personnes qui s'occupent de cette grave question à lire attentivement ces quelques pages, où elles trouveront résumés les principaux arguments des défenseurs de la liberté et les documents les plus utiles au triomphe de sa cause.

Oraison funèbre des anciens élèves du collége de S. François-Xavier morts au service de la france, prononcée dans la chapelle de ce collége, le 27 avril 1871 (1).

La foi catholique est un principe de patriotisme. Il y a des

(1) Brochure in-8° de 16 pages. — Besançon, Turbergue, libr.-édit., rue Saint-Vincent, 33. — 1871.

hommes qui aiment leur patrie et se dévouent pour elle, parmi ceux qui n'ont point le bonheur de croire. Mais ce patriotisme, qui vit comme par enchantement et sans racines, est sujet à de nombreuses défaillances. Laissant de côté les exceptions qui n'ont jamais rien prouvé, n'est-il pas vrai, et ne l'avons-nous pas douloureusement expérimenté, qu'un peuple sans croyance est tôt ou tard exposé à se trouver découvert devant l'invasion. Que peut l'héroïsme d'une poignée de braves qui se font égorger plutôt que de livrer ce que M. Besson nomme si bien « les thermopyles de la France », ces fameuses lignes de Wissembourg ?

La mort n'est rien, la patrie est tout, pour nos soldats oubliés à l'avant-garde à Forbach et pour nos cuirassiers de Reischoffen.

Que d'autres glorieuses journées on pourrait encore citer, dignes de nos âges héroïques !

Mais, en revanche, le vertige semble avoir gagné ceux qui font mouvoir les régiments ; je vois des masses indisciplinées, j'entends des foules qui hurlent, laissant passer l'étranger et se ruant au pouvoir, sans autres préoccupations que celle de jouir à leur tour.

Oui, la foi est le plus solide principe, le seul inébranlable principe du patriotisme ; l'histoire de l'année qui vient de s'écouler l'a surabondamment démontré.

Et, s'il en est ainsi, l'école catholique est une école de patriotisme et de bravoure. Il suffit de nommer les zouaves de Charette. Mais à Wissembourg, à Forbach, à Reischoffen, sous les remparts de Metz et jusqu'à Sedan, au sein de l'Alsace envahie, sous les murs de Belfort, pendant le siége de Paris, en avant d'Orléans et aux environs du Mans, les braves à qui la foi et une éducation chrétienne avaient communiqué ce courage calme qui ne connaît pas le trouble et n'est pas sujet aux doutes amers, ces braves sont tombés nombreux et glorieux.

Le collége Saint-François-Xavier, de Besançon, le 27 avril 1871, célébrait l'auguste sacrifice en commémoration de quatorze de ses enfants tombés aux premiers rangs, devant l'ennemi, pendant la dernière guerre. M. l'abbé Besson, supérieur de cette institution si chrétienne et si française, devait payer à leur mémoire le tribut de son affection de père et de l'amitié de tous leurs camarades. Nous signalons à nos lecteurs les nobles paroles qu'il a prononcées en cette circonstance. Mais il nous sera bien permis d'associer au nom d'Albert Tourangin, frappé à Wissembourg, celui de son ami de vieille date, le capitaine Albert Rouvière, ancien élève de l'Assomption, tombé à Forbach, comme lui catholique fervent, intrépide soldat comme lui.

Notre jeune et bien-aimé martyr, Maurice de Giry, le digne émule de Dufournel et de Vogué, lui aussi ancien élève de l'Assomption, n'est pas tombé loin de Léon Druhen. Nous pouvons

ainsi confondre nos larmes et associer les joies de notre honneur commun.

« C'est ici, dirons-nous avec M. Besson, le fruit quelquefois tardif, mais toujours certain, de la bonne éducation. C'est ici le triomphe des exemples domestiques; non, les mères qui élèvent chrétiennement leurs enfants et les maîtres qui les aident dans cette œuvre laborieuse, ne seront pas frustrés de leur récompense, ces mères eussent-elles pleuré aussi longtemps que Ste Monique sur les égarements de leur Augustin; ces maîtres eussent-ils consacré autant de veilles que S. Ambroise pour rendre à Jésus-Christ cette grande âme perdue. Non, un jeune homme élevé et nourri dans la crainte de Dieu n'abjurera jamais le baptême de son enfance et de son éducation ».

Ajoutons qu'un jeune homme, élevé chrétiennement, aura aussi la religion du drapeau; car c'est Dieu qui a créé les patries, c'est lui qui a fait naître ces familles de nations, et, on l'a vu, les ennemis de Dieu sont encore les ennemis de la patrie.

L. A.

ETUDE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE MGR GERBET, évêque de Perpignan, par M. l'abbé *Besson*. — Besançon, J. Jacquin, impr.-libr., 1865; broch. in-8°.

Cette charmante étude défie le compte-rendu. Ce n'est pas une esquisse biographique, c'est un portrait fait avec amour. Il y a le réel et l'idéal; ce qu'il faut de détails pour offrir l'expression complète de la physionomie. Il est vrai que, dans Mgr Gerbet, tout ne faisait qu'un : les habitudes, le genre de vie, les relations, le style, rien ne se heurtait : artiste, poète, distrait et rêveur, penseur profond, écrivain original et d'une pureté classique, théologien, évêque, il est tout cela, et il l'est toujours, dans les épanchements de l'amitié comme dans ses leçons et ses ouvrages, dans l'abandon des causeries aussi bien que dans les méditations du cabinet ou de l'oratoire. Comment analyser un portrait? Comment détacher les lignes ou les couleurs d'un ensemble vivant?

Je me bornerai donc à dire qu'on retrouve, dans la brochure de M. l'abbé Besson, toutes les qualités de style qui distinguent l'auteur des *Conférences de Besançon* et de tant d'autres ouvrages consacrés soit à des *panégyriques*, soit à des recherches d'histoire et d'archéologie. La lecture en est attrayante; l'auteur semble s'être inspiré du grand homme qu'il voulait peindre; parfois on croirait lire une page de Mgr Gerbet lui-même. Ceux qui n'ont pas connu l'illustre évêque de Perpignan, trouveront un sérieux dédommagement; ils feront connaissance avec sa vie intime et avec ses livres. Il leur semblera qu'ils

viennent de faire une visite à l'auteur de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, et qu'ils ont eu une conférence avec lui.

Lorsque le jeune et brillant élève de Poligny vint à Besançon, en 1812, pour y suivre le cours de philosophie, il y rencontra l'Université naissante. « L'incrédulité régnait alors dans les esprits, le matérialisme dans les mœurs, la décence était à peine connue dans la haute société, et il n'était pas rare que le scandale déshonorât le foyer domestique ». On sortait de la Révolution, et nous y rentrons à pleines voiles. « L'Université ne pouvait guère rémédier au mal ». Le voulait-elle? « Elle avait réuni pêle-mêle, dans ses facultés et ses lycées, selon la nécessité ou l'occasion, diacres interdits, prêtres édifiants ou mondains, religieux mariés, honnêtes et pieux laïcs ». Voilà bien le berceau de l'institution qui a corrompu notre pays. « Ce bizarre mélange imposait aux meilleurs esprits une contrainte dont on se fait à peine aujourd'hui une idée. On ne désignait Jésus-Christ, dans les discours, qu'avec une périphrase pleine d'embarras; le nom de Dieu était presque banni de la langue polie; à peine osait-on dire l'*Etre suprême;* et un des hauts fonctionnaires de l'Université s'étant hasardé à parler, dans un discours d'enterrement, de l'immortalité de l'âme, ce fut un scandale pour plusieurs, une joie inattendue pour d'autres, et une nouveauté pour tout le monde ».

Telle était l'Université en 1812, et voilà comment, en quelques mots, M. l'abbé Besson en peint les commencements. Elle n'a plus besoin aujourd'hui de recourir aux services des prêtres assermentés et mariés, d'ailleurs elle n'en trouverait plus; mais a-t-elle beaucoup gagné du côté des honnêtes et pieux laïcs? Ni les positivistes, ni les panthéistes ne s'accommoderaient de l'*Etre suprême*, et les déistes eux-mêmes, tout en le conservant, entendent bien le réléguer hors de l'*Ecole*, désormais séparée, comme l'*Etat*, de toute église et placée en dehors de toute confession religieuse.

A cette époque déjà si loin de nous, la tradition n'était pas tout à fait brisée. M. Astier, le professeur de Gerbet, était un maître à la manière d'autrefois. « Il parlait le latin aussi bien que le français, et professait, selon la méthode scholastique, la philosophie de l'ancienne Sorbonne ».

Nous avons fait bien du chemin depuis 1812, et le savant abbé Astier serait, de nos jours, un mauvais préparateur au baccalauréat. « On se figure difficilement aujourd'hui, avec le discrédit qui a frappé les hautes spéculations et le misérable auditoire auquel sont réduits les professeurs de nos facultés, quels étaient l'avide empressement et les préoccupations studieuses des cent vingt élèves de l'abbé Astier ». A quoi cela sert-il? demanderaient les familles, abêties par l'enseignement universitaire et le régime du baccalauréat.

En 1814, le jeune séminariste rencontre un élève « qui sor-

tait de l'Ecole normale avec tout l'orgueil de la jeunesse » ; Gerbet se trouve en face de Jouffroy. Celui-ci rapportait du séminaire universitaire des semences d'incrédulité ; entr'autres objections, il oppose au vrai séminariste l'antiquité du fameux zodiaque de Dendérah. « Attendons », lui fut-il répondu. On sait, depuis bien longtemps déjà, à quoi s'en tenir sur ce fameux zodiaque, et toujours il suffira de dire : « Attendons », à toutes ces sciences en formation lorsqu'elles bégayent le langage de la révolte, à propos de faits nouveaux, encore imparfaitement connus ou expliqués.

« Ordonné prêtre en 1822, avec M. l'abbé de Salinis, qui demeure son plus intime ami, M. l'abbé Gerbet soutint, en Sorbonne, une thèse latine avec une rare élégance et fut presque aussitôt nommé suppléant de théologie morale. La Sorbonne, dont l'enseignement, payé par l'Etat, est sans autorité dans l'Eglise, n'a pas eu jusqu'à présent le don, sinon d'attirer, du moins de fixer longtemps la jeunesse studieuse autour de ses chaires. Beaucoup d'hommes de talent y ont passé, aucun ne s'y est établi ».

En suivant, avec l'auteur de la Notice, Mgr Gerbet dans toutes les phases de sa vie, on fait connaissance avec les grands écrivains, avec les prélats les plus éminents, et, de plus, on mesure le chemin parcouru par la science apologétique depuis la Restauration jusqu'à nos jours ; on se sent emporté par le mouvement qui commence à M. de Lamennais et se propage, en changeant de direction, plus mesuré, plus réglé, jusqu'aux controverses auxquelles a mis fin la Constitution *de Ecclesia* promulguée au Vatican, en Concile écuménique.

L'aumônier du collége Henri IV, le rédacteur du *Mémorial catholique,* devient l'ami de Lamennais : « C'était plus qu'un disciple, c'eût été un sauveur, si Lamennais eût pu être sauvé ». A trente-un ans, il publie les *Considérations sur le dogme générateur de la piété chrétienne,* un chef-d'œuvre.

On sait que, après la Révolution de juillet, il s'enrôla sous le drapeau de *l'Avenir*, avec la devise du maître : *Dieu et la liberté.* Sa soumission humble et spontanée à l'encyclique de 1834 est un des plus héroïques sacrifices qui aient jamais été commandés par la foi à un cœur comme celui de M. Gerbet : une vieille amitié enracinée dans une intime communauté d'idées. Plus tard, l'opuscule intitulé *Vue sur le dogme catholique de la pénitence*, vint s'ajouter au *Dogme générateur* et former, avec ce premier travail, une éloquente et magnifique apologie de deux sacrements.

Dès 1836, il trace le plan de *l'Université catholique* dans une introduction monumentale. Chanoine de Meaux en 1838, il entreprend le voyage de Rome pour y passer quelques jours. Il y demeura dix ans et en rapporta l'*Esquisse de Rome chrétienne.* Enfin, en 1854, le gouvernement eut la bonne fortune

de désigner pour l'épiscopat le prêtre pieux et savant que l'opinion publique des catholiques eût, depuis longtemps, nommé par acclamation, mais que les bureaux du ministère écartaient, malgré l'opinion, parce qu'il n'avait pas, disait-on, *la capacité administrative*.

Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, fut un des plus vaillants défenseurs de la Papauté assaillie par la Révolution.

Son écrit sur *la Papauté*, son *Memorandum* et sa *Conférence sur Rome* suffiraient pour le mettre au premier rang de l'épiscopat français. Mais une de ses plus solides gloires a été de préparer en quelque sorte l'encyclique du 8 décembre 1864; il en avait d'avance « écrit le prospectus et la table des matières » dans son *Instruction pastorale sur les diverses erreurs des temps présents*, dans laquelle il signale quatre-vingt-cinq propositions hérétiques ou erronées, que l'on retrouve dans le *Syllabus* pontifical, avec la flétrissure qu'elles méritent.

« Ici se présente, dit M. l'abbé Besson, le souvenir des débats qui ont divisé, dans ces derniers temps, les écoles catholiques ». Les uns *se sont sincèrement épris de la liberté et ne comptent guère que sur elle, pour faire fleurir la religion; les autres, préoccupés uniquement des droits inaliénables de la vérité, rêvent pour nos saintes croyances une domination absolue, soutenue, au besoin, par la force mise au service de l'Eglise*. L'auteur estime que les premiers *connaissent mieux peut-être les instincts et les besoins de notre époque*. Nous estimons que, dans ce passage échappé peut-être au courant de la plume, M. Besson juge trop superficiellement les seconds. Si les droits de la vérité sont *inaliénables*, ce n'est pas un rêve que de les maintenir à l'abri de toute attaque et même de tout amoindrissement. Nous savons trop bien que les *instincts de l'époque* ne tendent pas à mettre la force au service de ces droits, c'est tant pis pour notre époque. Nous acceptons volontiers la liberté, et nous y avons droit, nous, catholiques, plus que personne. Mais les vrais *rêveurs* sont ces catholiques libéraux, qui espèrent tout de la liberté au service des instincts d'un siècle mauvais. Il est bien loin de notre pensée, dans cette remarque critique, d'accuser M. l'abbé Besson de *catholicisme libéral*. Nous avons cru seulement devoir faire en passant une réserve touchant une expression dont la portée a certainement dépassé la pensée de l'auteur.

Mgr Gerbet fut surpris, le 6 août 1864, par une attaque de choléra, et la mort arrêta sa plume au moment où elle traçait ces paroles de la profession de foi de S. Pierre : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant ».

Mais pour connaître M. Gerbet, il ne faut pas lire des dates ou des titres d'ouvrage; il faut l'avoir vu de près, l'avoir entendu, l'avoir fréquenté, et, à défaut, il faut au moins lire l'opuscule de M. l'abbé Besson. L. A.

CHRONIQUE.

M. Patrice Larroque. — Nous avons eu l'occasion de parler de M. Patrice Larroque, comme de l'une des victimes de la prudence universitaire. Moins heureux que la plupart des ses collègues en impiété, M. P. Larroque n'y trouva pas toujours un point d'appui pour l'avancement. — Il y a quelque vingt ans, il était recteur à Grenoble; à la même époque et dans la même ville, M. Pagès était membre du conseil académique. M. Patrice Larroque publia un livre où le suicide était justifié. M. Pagès le dénonça au conseil. M. Larroque écrivit à M. Villemain, alors ministre et conséquemment grand-maître de l'Université, pour le prier de rayer M. Pagès de la liste du conseil : charité universitaire ! Ce qu'eût fait Cousin, ce qu'eût fait M. Duruy, ce que ferait M. Jules Simon (nº 606 de l'*Association internationale des travailleurs*), je l'ignore; M. Villemain, fort peu clérical, mais suffisamment doctrinaire, répondit : « J'ai la plus haute confiance en M. Pagès, mon ancien collègue au ministère de l'Intérieur ». Et M. Patrice Larroque fut envoyé dans un rectorat inférieur. On ne dit pas s'il y trouva de nouveaux arguments en faveur du suicide.

Le citoyen F. Ducasse. — Voici une esquisse de la biographie de ce communard universitaire. Fils d'un pasteur de Nérac, à seize ans, il est chassé du collége de Montauban. Il va à Bordeaux, sans un liard dans ses poches.

Il frappe alors à la porte d'Henri Ribadieu, rédacteur en chef, à cette époque, de *la Guienne*, le journal du parti clérical et légitimiste dans la Gascogne. Henri Ribadieu a pitié de Ducasse et lui confie les *Faits divers* et les *Revues théâtrales*, que celui-ci signe Du Casse, comme Duportal signait Du Portal, au temps où il soutenait le trône et l'autel. Au bout d'un an, des histoires d'argent, assez délicates, arrivent à Ducasse, à la *Guienne*, et le futur communeux se sauve à Lyon. Il y fait la connaissance de Massicault, alors *pion* au lycée de Lyon, et qui depuis est devenu rédacteur de la *Gironde* (le *Siècle* bordelais), ami de Gambetta et, comme tel, préfet à Limoges pendant la guerre. Ducasse se fait *pion* comme Massicault, mais part bientôt pour Genève, où James Fazy lui donne la rédaction en chef de *la Nation suisse*, organe communiste du parti radical helvétique. Le rédacteur de *la Guienne* se met à faire, dans *la Nation suisse*, du communisme à outrance. *Prenez garde, bourgeois*, s'écrie-t-il un jour, *la faim fait sortir le loup du bois! La Nation suisse* ne vécut pas longtemps . il y eut, une nuit, une grosse émeute où les radicaux et les conservateurs se battirent à coups de bâtons et de couteaux. Le citoyen Ducasse, qui n'est pas la bravoure même, dut passer par le soupirail d'une cave pour échapper à l'indignation des honnêtes gens. Le séjour de Genève étant devenu impossible au citoyen Ducasse, il vient à Paris, où il se refait *pion*, d'abord à l'institution Massin, puis à l'institution Favart, où il fait la connaissance de Frédéric Morin. Celui-ci le présente à

M. Larousse, qui faisait son grand *Dictionnaire du dix-neuvième siècle.* Ducasse, qui savait l'orthographe, qualité rare chez les communeux, parvint à s'implanter dans la confiance de M. Larousse, qui le chargea d'accepter ou de refuser le travail des rédacteurs. Le citoyen Ducasse inventa alors un petit système assez ingénieux : il copiait les articles qu'on lui apportait, les refusait et les faisait payer à M. Larousse comme siens. Mais les plus belles combinaisons finissent par s'user : la fraude fut découverte et le citoyen Ducasse décampa. Il se lança alors dans les réunions publiques, qui étaient florissantes ; on n'a pas oublié les querelles épiques qu'il eut avec le citoyen Théophore Budaille, et dans lesquelles ces deux républicains se traitaient mutuellement et avec raison de canailles et de mouchards. L'absinthe continuait toujours à faire les délices de Ducasse, délices lui-même des intelligents communards qui applaudissaient les bourdes démocratiques débitées par ce triste histrion. Mais la bourse de Ducasse était plus vide que jamais ; il imagina, pour la remplir, d'exhumer une sorte de *Malfilâtre* républicain, du nom de Jacques Richard, qui avait fait, l'on s'en souvient peut-être, au concours général de la Sorbonne, la contre-partie de l'*Eloge du prince Jérôme,* donné comme sujet de concours. Cette contre-partie, mauvais pastiche de Musset, commençait ainsi :

Vous ne comprenez pas qu'il eût été plus sage
De laisser reposer cet homme en son tombeau, etc.

Sur cette peau d'âne démocratique, Ducasse battit le rappel des gros sous. Il fit des conférences sur Jacques Richard à Belleville, conférences dont les recettes devaient servir à publier les œuvres du jeune poète républicain. Il organisa aussi des souscriptions ; tout cela, naturellement, disparut dans les poches du citoyen Ducasse. Après la souscription, Jacques Richard qui avait tant soit peu réussi, Ducasse, alléché, se mit à recueillir des cotisations pour la fondation, au quartier latin, d'un journal littéraire et socialiste, dont le titre devait être : *l'Etoile du Matin.* Par habitude, Ducasse mit les cotisations dans sa poche ; car *l'Etoile du Matin* ne se leva jamais. Pourtant, mis en relief par les réunions publiques, il parvint à entrer dans le parti démocratique, peu scrupuleux sur les petites inégalités de conduite et de moralité qui se rencontraient chez les néophytes. Delescluze lui ouvrit les colonnes du *Réveil* à cinq centimes la ligne, puis le recommanda à Duportal, avec lequel Ducasse rédigea *l'Emancipation,* à Toulouse : *Arcades ambo.* Au début de la guerre, Félix Ducasse revint à Paris, le journal du citoyen Duportal ne nourrissant plus ses rédacteurs ; il partit, quelques jours après le 4 septembre, pour Périgueux. Il allait rédiger, dans la capitale du Périgord, un journal communeux, *la République,* publié par l'avocat Auguste Mie.

Cet avocat Mie est le même énergumène qui faisait des discours insensés au

congrès de Lausanne et qui, au mois de mars dernier, parlait sur la tombe de Charles Hugo.

Mais, si le gouvernement était changé, les goûts de Ducasse ne l'étaient pas, et l'absinthe avait toujours de grands attraits pour lui. Il devint trop compromettant à Périgueux, même pour ses frères et amis; son rédacteur en chef le chassa — ceci est de l'histoire — à coups de pied dans le derrière. Ducasse se rendit alors à Toulouse, où régnait son ami Duportal; et, huit jours après son arrivée, il était, sur la demande du rédacteur en chef de *l'Emancipation*, nommé capitaine d'état-major par Gambetta. Le 20 mars, le citoyen Ducasse, capitaine d'état-major, proclamait la commune à Toulouse, avec son digne ami, le citoyen Duportal, dit *Tout-un-monde*, dit *Du-Canal-du-Midi*.

Le petit Jésus du citoyen Eug. Garcin. — Le citoyen Eug. Garcin, successeur du non moins citoyen Duportal à la direction du journal *l'Emancipation*, de Toulouse, a un petit garçon de six ans.

La nuit de Noël de l'avant-dernière année, l'enfant, trop jeune encore pour s'être défait des charmantes croyances de son âge, place son petit soulier dans la cheminée et s'endort en rêvant au cadeau légendaire du petit Jésus aux petits enfants. Le lendemain, à peine éveillé, il court à la cheminée, saisit son soulier, le fouille et trouve... une pièce de vers de son père, le citoyen Garcin (Eugène). La chose, élucubrée en famille, se terminait par ce vers, grand comme le monde, et qui dispense de citer les autres :

Le vrai petit Jésus, c'est la libre pensée!!!

La fête des écoles de Lyon. — Toute la presse a retenti des récits de cette scandaleuse orgie, qui a laissé dans tous les cœurs une impression d'indignation et de dégoût. Les partisans de l'instruction laïque doivent commencer à comprendre, et l'on peut dire que les écoles des Frères sont bien vengées. Notre intention n'est pas de relater tous les détails de ces ignobles saturnales. Cependant, nous emprunterons à *la Décentralisation* quelques dialogues d'un réalisme outré, mais que, pour l'édification de nos contemporains, il est bon de reproduire.

« Maman, dit l'un, je suis saoûl ». Et la mère d'embrasser l'enfant en souriant. — « Adeline, dit une mère à sa fille, viens ici. Tu vas tacher ta robe ». L'enfant répond : « M....! » (Textuel.) La mère sourit.

Plus loin, un petit bal champêtre réunissait les futurs défenseurs du radicalisme, et les deux sexes s'essayaient au chahut de l'avenir sur les rhythmes les plus patriotiques.

Un père, le visage illuminé par le bonheur, s'approche de nous : — « Hein! ça vaut bien mieux que tous ces s.... cantiques qu'on leur faisait chanter autrefois? C'est ça qui fera de bons *élèves* ».

Plus loin, un groupe de femmes s'extasie devant des jeunes filles qui dansent : « Oh! les coquines! comme ça se trémousse! comme ça marchera plus tard »!

Plus loin encore, des groupes d'enfants, sous le regard charmé des instituteurs et des parents, tiennent des propos comme celui-ci :

— « Ah ! s. n. d. D. ! que ceux qui veulent toucher à la République, viennent donc nous toucher ici » ! — Un autre enfant de huit ans environ : « Ces tas de curés, je voudrais en manger, moi, s. n. d. Dieu ». (Textuel.)

Comme on pourrait supposer un instant que *la Décentralisation* force les couleurs, et comme quelques députés de la gauche, ne pouvant nier les faits, ont taxé d'exagération, non-seulement les récits qui ont couru dans les journaux, mais même les faits exposés à la tribune de l'Assemblée nationale par M. le baron Chaurand, nous invoquerons le témoignage du *Salut public* de Lyon, organe de l'opinion républicaine modérée. On y lit : — « La fête des écoles a été, nous le maintenons, une bacchanale athée. *Athée,* parce qu'elle s'est faite sous les auspices de l'athéisme officiel professé par la commune de Lyon. *Bacchanale,* parce qu'on s'y est littéralement grisé, et qu'il s'y est dit et fait ce qui se fait et dit quand on est sous l'influence des liquides alcooliques absorbés avec excès. Nous maintenons que les enfants ont partagé ces excès, et en ont ressenti les plus fâcheux inconvénients moraux et physiques. Nous maintenons que des cris scandaleux et même séditieux ont été proférés dans les rues par des enfants revenant de la fête. Tout ce que nous avons rapporté à ce sujet provient de témoignages authentiques et dont nous pouvons répondre ».

Le Laïcisme moderne. — Dans la séance du 7 août, M. Jules Simon (nº 606 de l'*Association internationale des travailleurs*) entretenait l'Assemblée nationale de l'école des Chartes, « fondée par la Restauration, pour tenir la place glorieuse qu'occupaient les Bénédictins. Plus récente et plus modeste, *notre* école des Chartes est, *pour le moins,* aussi importante que nos écoles normale et polytechnique, si justement renommées. — En effet, elle nous a fait des *Bénédictins laïcs,* dignes de leurs devanciers, et l'on pourrait citer à cette *chaire* (hilarité prolongée) des noms qu'on nous envie dans toute l'Europe ».

Les nouveaux instituteurs de la commune de Lyon, qui s'entendent si bien à griser les jeunes garçons, voilà nos *Frères laïcs.*

Les institutrices nouvelles de la commune de Lyon, qui traînent les jeunes filles à ces orgies, voilà nos *Sœurs laïques.*

Les associations qui veulent abolir la propriété, incendier les monuments et massacrer les ôtages : la franc-maçonnerie et l'Internationale, voilà nos *Communautés laïques.*

Laïc, est un mot en voie de changer de sens. Désormais, il signifiera tous homme qui n'accepte aucune influence religieuse, dans la science comme dans l'éducation.

Le rédacteur en chef,
L. ALLEMAND.

Nîmes, Lafare et Vve Attenoux, place de la Couronne, 1